L'année charnière 1806 : passage de relais entre Fritz de Dietrich et Amélie née de Berckheim

Elisabeth MESSMER-HITZKE

Fritz, un jeune homme polyvalent : musicien, poète, valeureux combattant, sauveur des forges…

Philippe Frédéric de Dietrich et la Hambourgeoise Sybille Louise Ochs convolent en justes noces à Strasbourg en novembre 1772. Neuf mois plus tard, le 31 août 1773, dans la même ville, le jeune couple s'enthousiasme du premier fruit de son union : Jean Albert Frédéric, appelé couramment Fritz. Ce dernier vit une partie de son enfance et de son adolescence à Paris où son père, docteur en droit et féru de minéralogie, est nommé entre-autres membre de l'Académie des Sciences.

Fort d'une instruction et d'une éducation soignées, passionné de littérature et de clavecin, parfaitement bilingue, Fritz paraît destiné à la magistrature « par goût »… et vif souhait de ses parents.

Le début de la Révolution change la donne et le fait revenir dans la capitale alsacienne. Son père y œuvre cette fois en tant que premier maire élu. Nous sommes en 1790, Fritz a 17 ans ; il confirme son caractère sérieux et fiable. Il s'intéresse de près aux forges familiales, *se voue aux affaires de son grand-père [Jean], voyant son père hors d'état par sa position d'en prendre connaissance, et d'un autre côté son grand-père âgé et goutteux*[1]. Au point d'être surnommé déjà « le père nourricier de la famille » !

Son « zèle » à cette tâche est pourtant interrompu par son engagement volontaire à défendre la patrie dès juin 1792. Arrêté en novembre 1793, il se retrouve brusquement dans les cachots de Chaumont. Pour agrémenter cette épreuve, il n'hésite pas à initier ses codétenus à la musique... Il apprend aussi la terrible nouvelle : le passage à la guillotine de son père le 29 décembre !

La Terreur passée, Fritz, affaibli par les conditions de détention mais motivé, avec un cœur plus républicain que jamais, réintègre l'armée en janvier 1795. Il continue à se faire remarquer pour sa témérité et sa persévérance. A l'été, il contribue à faire rayer le nom des Dietrich de la liste des émigrés et les principaux biens séquestrés ne tardent pas à être récupérés. Hélas, le grand-père Jean qui avait développé l'empire industriel, n'est plus là pour s'en réjouir. Fritz, à 22 ans, s'affiche dès lors seul « héritier mâle » des branches aînée et cadette, apte à s'occuper des forges[2].

Pour assumer au mieux le nouvel objectif qu'il s'est fixé, assurer un meilleur fonctionnement aux forges, il faut du temps. Fritz quitte l'état militaire en octobre 1795. Il lui faut aussi des fonds pour les réparations, le paiement des ouvriers, les matériaux, de la trésorerie... Fritz s'endette. Dès lors il commence à remédier avec ténacité, courage et compétence aux lourdes séquelles matérielles et humaines liées à la Révolution… Et s'oblige à dédommager les héritiers qui se sont engagés dès mai 1796 à lui vendre les forges du Bas-Rhin.

Les rêves de Fritz ne sont pas que d'ordre professionnel. Il souhaite ardemment, pour ne pas dire fougueusement, se fiancer avec Amélie de Berckheim... qui n'est pas insensible à son charme, son romantisme et son obstination au travail. Après moultes démarches, le mariage d'amour a lieu en mai 1797[3]. Mais l'époux se retrouve vite accaparé par de gros soucis ; dès l'automne, il se voit dans la nécessité de s'associer avec le marchand de fer Frédéric Karth pour assurer la survie des usines. Collaboration qui va à vau-l'eau en 1799, année où Fritz fait par ailleurs le « sacrifice » de vendre les forges de Rothau.

Néanmoins, en mars 1800, il parvient *in extremis* à créer avec le soutien d'actionnaires motivés, et pour une durée de quinze ans, la société des forges du Bas-Rhin. Il reste cependant propriétaire et la société lui verse un « canon annuel » de 50 000 francs et promet « un tiers des bénéfices nets ». En contrepartie, il endosse le financement « des grosses réparations » et les « charges annuelles hypothécaires dont la propriété est grevée » tout en tâchant de contribuer à l'extinction progressive de l'endettement.

Pour assurer le quotidien familial dans cette barque aux flots agités, il aspire à un nouvel emploi. Ainsi dès l'été 1801, et avec l'appui de Bonaparte, il exerce en parallèle comme Inspecteur des Eaux et Forêts des Iles et des Rives du Rhin.

Si la société annonce bientôt quelques bénéfices, ce sont les descendants qui en « cueilleront les fruits » assure avec raison Sybille, la mère de Fritz, qui fait tout ce qui est en son pouvoir pour soutenir son dernier fils encore en vie ; le soulager du trop-plein d'embûches.

En 1803, Fritz obtient une garantie d'indemnisation des droits féodaux perdus sur les anciennes seigneuries familiales. A l'automne, il s'implique dans la politique comme membre du conseil général du Bas-Rhin.

Un an plus tard, il décide de contribuer enfin davantage au bien-être de sa dévouée épouse Amélie et de leurs quatre enfants : il entame l'agrandissement et la rénovation de la maison familiale du Jaegerthal, son précieux havre de paix et un retour aux sources.

Il reste extrêmement affairé et empêtré dans des tourbillons financiers malgré des remboursements de créances. Il lutte aussi contre d'inquiétantes fièvres et des malaises de plus en plus fréquents… Après un ultime court répit lié à une nouvelle rencontre avec Napoléon qu'il encense en vers poétiques, il rend son dernier souffle.



Trauer-Rede

auf

Joh. Alb. Friedrich von Dietrich,

Strom- und Forst-Inspektor der Rhein-Inseln und Ufer, und Mitglied des Gemeinde-Rathes des Nieder-Rheinischen Departements :

Gesprochen,

In der Prediger-Kirche, den 5ten Februar 1806,

von D. Joh. Lor. Blessig.

Als Freundschafs-Klage auf den Jahrs-Tag des Abschiedes gedruckt.

Straßburg, gedruckt bey Levrault.

1807.

Homélie funèbre de Fritz, prononcée en 1806, éditée en 1807
© ADD

Nous sommes le 3 février 1806, Fritz est alité dans son autre maison de Strasbourg, rue de la Lanterne. Il n'a que 32 ans ! Il rejoint ses trois jeunes frères aimés partis trop tôt, son père Philippe Frédéric dont il était si admiratif, son grand-père Jean, le mentor, et l'oncle Hansel[4].

Amélie avait pressenti depuis quelques temps que la santé de son époux n'augurait rien de bon. Elle se préparait déjà à une possible issue fatale. Et si les prières viennent la soulager, l'absence de son mari adoré, de cette épaule masculine qu'elle estimait, reste un réel déchirement.



Amélie jeune veuve © Collection privée

Après neuf ans de mariage, Amélie, 29 ans, se retrouve donc dans un obscur labyrinthe dont les parois sont enrobées d'une épaisse tristesse. Amélie, veuve avec quatre enfants[5] de 3 à 7 ans devant lesquels elle ne doit pas faillir, ne pas tomber. Faire face au dédale d'affaires à régler.

Comment Amélie affronte-t-elle concrètement ce « nouveau génie malfaisant »[6] ?

Tout d'abord, deux jours après l'enterrement de Fritz au cimetière Sainte-Hélène, un conseil de famille est organisé chez le juge de paix du second arrondissement de Strasbourg. Bernard Frédéric de Turckheim[7] accepte d'être nommé subrogé tuteur des quatre enfants héritiers. Le lendemain, 8 février, le procès-verbal est enregistré.

Des personnes de l'entourage fortement affligées et compatissantes continuent à consoler et à encourager Amélie : *4 petits êtres charmants… C'est eux qui embelliront encore votre chemin, c'est par eux que vous tiendrez à l'existence, qui seront votre consolation, et l'amour général dont vous jouissez et que personne ne mérite jamais mieux que vous, vous ne pouvez y être indifférente*, écrit d'Altona, le 22 février 1806, une autre jeune veuve, Emilie née Pauli (qui avait épousé Gustave Albert, frère cadet de Fritz).

Espérons ensemble. Dieu ne t'abandonnera pas - tes pauvres enfants marcheront sur les traces de leur excellent père, tu les élèveras en pensant à lui et tu les rendras bons et honnêtes comme lui, se confond en paroles réconfortantes la sœur, Henriette, qui écrit de Grenoble le même jour…

Mais le mauvais sort s'acharne. Sybille, la mère si tendre de Fritz, tombe malade. Malgré un dernier « chant du cygne », le chagrin mine son énergie, une fièvre la consume. Sa bru Amélie trouve encore le courage et la ferveur pour venir à son chevet, la veiller, prier avec elle. Le 6 mars, c'en est terminé**.**

L'inquiétude saisit alors encore davantage tous les proches. Ils se posent d'innombrables questions sur le devenir d'Amélie, la rescapée. *Parle-moi des arrangements que tu vas prendre. […] Ton avenir, sera-t-il assuré, et de quelle manière - ces malheureuses affaires de famille ne se termineront-elles donc jamais ?*[8] En écho, les angoisses d'Emilie *: Il serait bien dur et bien injuste que vous eussiez encore des soucis de ce genre, je désire et j'espère que votre sort sera assuré, ce ne serait que juste et vous serait bien dû ; écrivez-moi pourtant chère Amélie, quels sont les arrangements qu'on a pris avec vous et pour vos enfants ?*

Certes Fritz a laissé beaucoup d'amour, un comportement exemplaire, de la détermination en héritage. Certes il avait promis qu'il « ne quittera pas même à la mort » Amélie, « sa tendre et unique amie ». Pourtant ce que cède le défunt à ses héritiers relève de l'imbroglio ; ce qui ne va pas sans perturber fortement le deuil ! Même si Fritz a vécu simplement avec femme et enfants, qui lui ont rendu supportable « le fardeau pénible » de sa vie comme il s'en était confié, il est mort trop vite et trop tôt. Un lourd passif plombe encore son patrimoine… d'autant que les successions de son oncle Hansel, de son grand-père Jean et de son père Philippe Frédéric y saignent encore.

… Fritz a désormais quitté la vie terrestre depuis presque deux mois, sa mère depuis vingt jours. Les enfants restent en quête de leur papa et de leur grand-maman, leurs larmes ne sont de loin pas taries comme pour Amélie. L'amitié, la foi apportent quelque réconfort.

Et Amélie d'essayer de rester « calme et sereine, au milieu de l'orage »[9] ! Et Amélie de devoir se montrer forte et responsable ! Amélie, devenue malgré elle le **seul pilier adulte de la branche cadette de la famille Dietrich** !

Elle sollicite le notaire Henri Joseph Wengler de Strasbourg ce 26 mars 1806. Il est chargé de commencer à dresser les « inventaire, description, prix et estimation de généralement tous les biens meubles et immeubles, droits, dettes et prétentions actives, titres et papiers ainsi que dettes passives » de Fritz, avec l'aide du jurisconsulte Louis Kern et de l'homme de lettres Jean Mathieu Mandorf. Etablir un bilan le plus complet possible de la situation… Si Amélie a déjà procuré au notaire un premier listing des biens qui font partie de la succession, un huissier strasbourgeois, François Joseph Bernard, a procédé de son côté à des estimations. Et pour les biens immeubles, des extraits de matrices de rôles et de livres de sections ont été commandés.

Amélie agit en son nom personnel et comme tutrice naturelle et légale de ses quatre enfants aux côtés de Bernard Frédéric de Turckheim. Elle sait bien que les acquis en communauté ont été faibles, et que selon son contrat de mariage, elle a « l'usufruit à vie de la moitié de la succession, à laquelle vient se joindre la jouissance de l'autre moitié jusqu'à ce que ses enfants [aient] 18 ans accomplis », donc jusqu'au 14 octobre 1821 pour le dernier enfant, Eugène.

Mais avant de nous pencher encore plus précisément sur la succession laissée par Fritz, il faut régler celle moins confuse de sa mère Sybille. Au dernier semestre 1804, Fritz s'était engagé devant notaire « à payer seul et personnellement toutes les dettes de Madame sa mère, capitaux, intérêts, hypothécaires et autres dont elle lui a remis l'état ». Le reste de ces sommes entreraient donc dans le passif de sa propre succession. D'un autre côté, le capital de 81 145 francs proposé par sa mère et qu'il s'était engagé à lui rembourser en 1815 avec 5% d'intérêts, change de mains, et la rente viagère n'est plus à payer. En outre, en avril, devant la maison place Saint-Etienne, dans laquelle Sybille louait un logement, ont lieu des ventes publiques d'effets mobiliers. Le produit pourrait servir notamment à payer des quittances récentes jusqu'aux frais de voiture pour l'enterrement, le dernier loyer, les derniers frais de pharmacie, les premiers émoluments du notaire... Les ventes se prolongent en mai. Parmi les acheteurs : Kern, les parents Berckheim, Lutz, Goetz, Armstetter, Dollinger. Des bijoux sortent de la famille ; ainsi les perles fines et deux médailles d'argent, la tabatière d'ivoire avec une peinture miniature et cerclée d'or part à 9 francs 35, la tabatière d'agate doublée en or à 200 francs, une montre à simple boîtier d'or à

101 francs… Amélie récupère certains biens et rejoint provisoirement ses parents qui restent logés à la même adresse.

Du côté de la succession de feu son époux, il est déjà clair que « la situation de la communauté et de la succession » s'avère « si compliquée » ! Il devient évident aussi que malgré le décès de Fritz, jusqu'alors propriétaire des forges du Bas-Rhin, la société doit poursuivre ses activités. Ne pas laisser les commandes en rade au moment où les forges commencent à revivre et à se lancer dans de nouveaux plans d'investissement, ne pas jeter dans la misère les nombreux employés ; et satisfaire les actionnaires... pour éviter la cession des usines à des mains étrangères.

Dans l'urgence et devant l'ampleur de la tâche, Amélie ne peut indubitablement tout assumer ; ainsi le 19 juin, toujours devant le notaire Wengler, elle décide de fournir une procuration au jurisconsulte Louis Kern et à Bernard Frédéric de Turckheim pour le règlement « des comptes avec les débiteurs et les créanciers ainsi que les recettes et dépenses ». Pour l'entreprise... mais aussi pour s'acquitter sous peu des mémoires et honoraires personnels réceptionnés récemment dont ceux du Docteur Fischer (144 francs), du professeur en chirurgie Marchal pour traitements (192 francs), pour rasage durant trois mois (13 francs), du pharmacien pour médicaments (133,50 francs), de la garde malade. Régler les habits de deuil, le menuisier Schweighauser pour la réalisation du cercueil, le professeur de théologie Blessig (48 francs) et le ministre du culte Eisen (24 francs), la voiture pour l'enterrement (église + cimetière Sainte-Hélène : 113 francs), l'enterrement (214,40 francs avancés par Sahune, l'époux de la cousine de Fritz), le libraire Levrault pour des imprimés et diverses fournitures, le tailleur d'habits Chavanne, le cordonnier, le sellier, le maréchal ferrant, le ramoneur, les serruriers Kreutzer et Lindenlaub, le messager Bastian de Reichshoffen, les gages de Georges le domestique rebelle mais toujours là, la cuisinière, les servantes, ou encore les artisans qui continuent à s'appliquer à transformer la maison du Jaegerthal…

Bien évidemment, il faut aussi mettre à disposition d'Amélie et de ses quatre enfants, une somme destinée à « l'argent du ménage », nécessaire de suite, au présent, pour la vie quotidienne.

Les inventaires se poursuivent le 26 juin et le 30 juillet. Le bilan se précise...

Nous le savons, Fritz s'était engagé à verser des rentes viagères à la branche aînée pour le rachat des forges (Louise Sophie de Dietrich née Glaubitz, tante d'Amélie de Berckheim et épouse de Hansel, et leurs trois enfants Louise, Amélie et Christian), tout comme à sa tante née Gloxin. S'y rajoutent d'autres, en particulier celles versées à Emilie née Pauli, la veuve de son frère Gustave Albert, et à la fille illégitime de ce dernier, aux légataires His à Paris, ou encore à Madame Bourguignon et Madame Ledée née Lassia[10] de Strasbourg.

En parallèle, il avait commencé à éponger les passifs des successions de son père, et ceux de son grand-père, qu'il a acceptés pour pouvoir récupérer les biens auxquels il tenait, dont les forges ; tout en assurant une somme pour les réparations, leur fonctionnement et le remboursement progressif des hypothèques. Il a pris en charge les dettes de sa mère. Tout cela n'a pu se réaliser que grâce à de nombreux prêts dont il a bénéficié auprès de personnes qui lui ont fait confiance. A son décès, il resterait un solde important à régler. A Mesdames Blondel, Walpole de Paris, Loewenhaupt, Montrichard, Gau, Wittinghoff, à Messieurs Merian de Bâle, Watteville, au jurisconsulte parisien Brunetière, au négociant Ehrmann, à Messieurs Brunck, Franck, Turckheim, Zollickoffer, Jacques Mathieu-Faviers…

En sus, il est garant du capital de sa femme Amélie (la dot de 48 000 tournois à 2% d'intérêt et le don matrimonial de Fritz de 4000 tournois : ce sont des « créances à porter à la dépense du compte de tutelle »). Garant des créanciers de son père (dont fait partie le très patient Peter Ochs, oncle maternel de Fritz), de ses créanciers personnels lorsqu'il était seul « à la tête des forges », des créanciers de son ancienne société Dietrich & Karth[11]...

Tout le passif afficherait un total d'un million cinq cent quarante mille cent quatre-vingt-deux et quarante-quatre centimes et demi (1 540 182 francs et 44 centimes ½) !

Pour mitiger un tant soit peu ce tourment chiffré vertigineux, considérons l'actif.

Jetons donc un œil du côté « des dettes et prétentions actives », ces sommes dues aux héritiers, ce qui ne signifie pas qu'elles représentent toutes des liquidités disponibles sous peu. Qu'y trouve-t-on en particulier ?

- Le montant de trois actions sur l'exploitation des mines à plomb qui se font sous la direction de Monsieur Schwartz et Compagnie à Gerstorf : 1 500 francs.
- Monsieur Schertz négociant à Strasbourg pour le loyer du magasin dans la maison de la rue de la Lanterne. Six mois jusqu'au 25 mars : 96 francs.

- L'Etat pour gratification au défunt en sa qualité d'Inspecteur des Iles et Rives du Rhin pour l'an 1805 : 600 francs. Et pour appointements d'un mois : 347,70 francs.

- La succession de Hansel (soit Louise épouse de Scipion Périer, Amélie épouse Sahune et leur frère Christian de Dietrich) pour des fers fournis de Jaegerthal, Niederbronn, Reichshoffen, Zinswiller.

- Madame Mullenheim née Glaubitz, la tante d'Amélie.

- Mais aussi Charles Rodrian, conseiller de la commune de Spire, Monsieur Lehn d'Ober-Ehenheim (Obernai), Charles Ibach de Niederbronn, Georges Kunz de Niederbronn pour la vente de deux chevaux. Raphaël Loeb de Wingersheim, Jean Eber de Villé, Paul Weber de Munster, Feu Monsieur G[K]roll ancien facteur aux forges pour des fers, Jean Kühner de Colmar, Madame Colbert de Paris, Thevenin, musicien de Nancy, et Gaspar Noisette de Strasbourg...

- La Librairie Didot à Paris pour des livres de la bibliothèque de Philippe Frédéric de Dietrich envoyés pour vente par le défunt[12].

- Différents ouvriers et autres employés aux forges de Rothau selon trois états nominatifs pour une somme de 30 423 francs et 12 centimes et demi, dont les débiteurs sembleraient pour la plupart déjà insolvables...

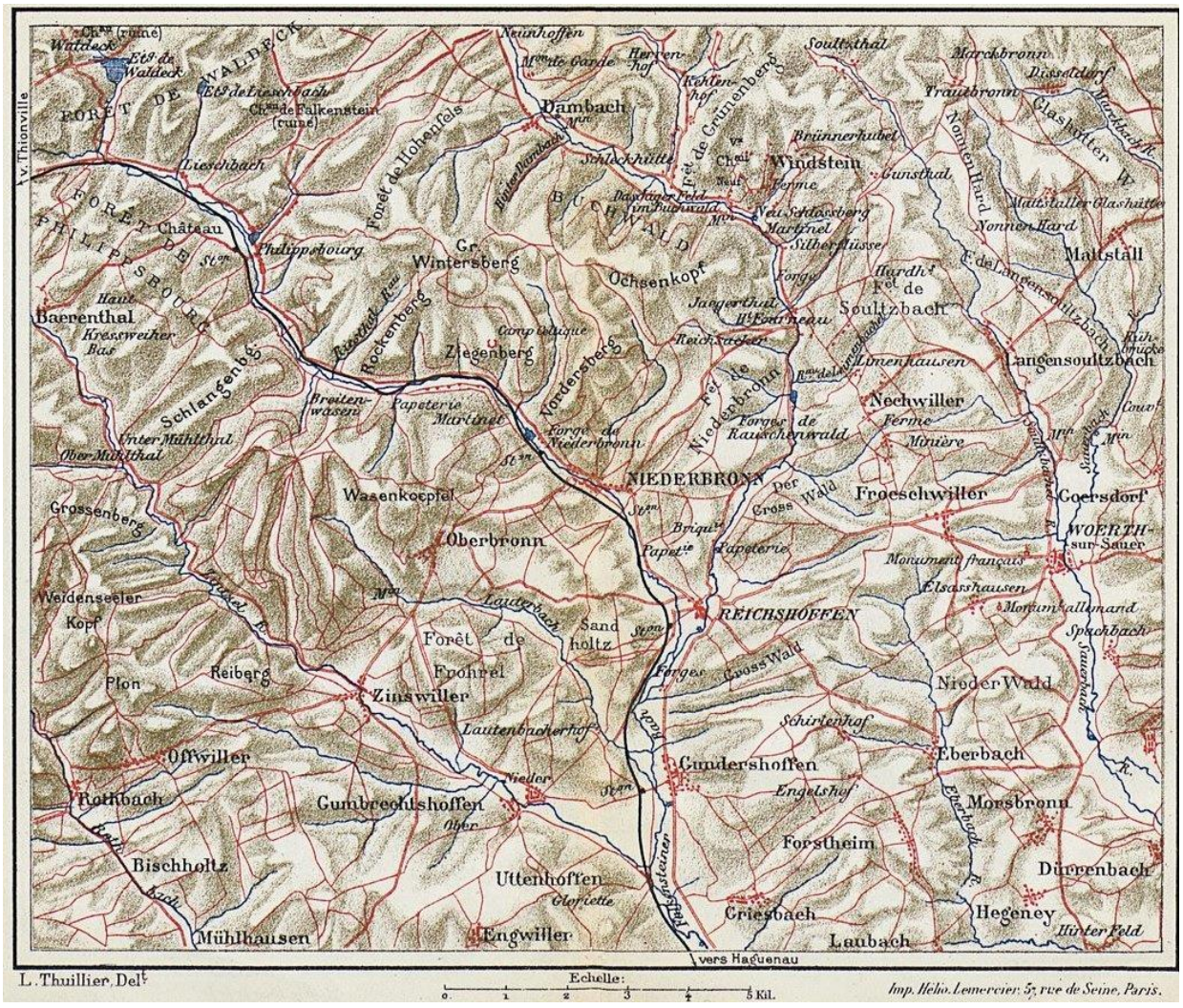
- Les habitants de la commune de Zittersheim qui auraient enlevé en 1790, une quantité de 1 066,5 cordes de bois de forêts appartenant à la famille de Dietrich...

La masse active et liquide de succession s'élèverait au total à cinq cent cinquante-quatre mille six cent quatre-vingt-seize francs et quatre-vingt-huit centimes (554 696 francs et 88 centimes). Y sont intégrés notamment :

- Les dettes et prétentions actives dont une petite partie que nous venons d'évoquer.

- Des meubles meublants et autres effets à Strasbourg (3 815 francs dont des vêtements, deux pièces de vin de Bourgogne et du vin blanc ordinaire, deux pistolets, une épée à poignée d'acier et un sabre, une voiture de voyage à quatre places vernissée en noir et doublée de gris).

Carte qui permet de situer les différentes infrastructures des forges (Niederbronn, Jaegerthal, Windstein, Rauschendwasser, Reichshoffen, Zinswiller) © BNUS



- Des meubles et effets à Niederbronn (604,64 francs).
- Idem à Jaegerthal (3 476,10 francs).
- La Bibliothèque de Strasbourg et de Jaegerthal (300 francs).
- L'argenterie et l'or.
- Les ustensiles aux forges.
- Les immeubles.

Passons justement à un état des lieux explicite des immeubles à usage d'habitation et industriels selon leurs descriptions détaillées de l'inventaire de ce début d'été 1806. Il nous permettra surtout de nous faire enfin une idée plus précise de ces bâtiments en ce début de XIX^e siècle ; après la sortie des affres de la Révolution et avant la reprise en main par Amélie puis ses fils.

La retranscription quasi-intégrale ci-dessous conserve la plupart des termes dont les noms de lieux utilisés dans l'acte notarial de 1806.



- A gauche, ***le martinet ("Kleinhammer") du Windstein***
- A droite, ***anciens logements ouvriers et annexe De Dietrich qui dépendent du ban de Niederbronn***
© Photo Etienne Pommois, 2019

Martinet à Windstein dans la vallée dite Jaegerthal

La propriété de cette usine commence par en haut à l'écluse de l'usine, d'un côté le canal de l'écluse en partie, en partie propriété dépendant du Moulin du Windstein mentionné ci-après, de l'autre en partie la rivière, en partie le chemin de Dambach et en partie le ban communal de Reichshoffen, et par en bas traversé par le chemin[13] ; laquelle usine est composée en particulier :

1. D'un petit terrain de prés entouré de la rivière et du canal.
2. D'un autre terrain de prés (d'un côté le chemin de Dambach, de l'autre le canal, traversé par le chemin qui conduit sur la vallée dite *Nagelsthal* ; par en haut la rivière et formant par en bas une pointe sur la rivière).
3. D'un autre petit terrain de près.
4. D'une longueur de terre en partie cultivée en jardin (d'un côté propriété dépendante du Moulin de Windstein, de l'autre le canal, par en haut propriété dudit moulin et par en bas sur l'emphytéose appelée *Silberflüssel*).
5. Enfin dans l'usine même et son terrain, qui est composé :

a) du bâtiment où est établi le martinet,

b) un autre bâtiment où est également établi un second martinet,

c) d'un magasin à charbons,

d) d'une habitation pour les ouvriers,

e) d'une caserne pour ouvriers,

f) de deux écuries, dont l'une en ruine.



Vannes sur le Schwarzbach pour l'alimentation du martinet du Windstein. En amont à gauche le moulin. Litho du XIX^e s. © Archives SHARE

Valeur locative « usine et dépendances » estimée à **250 francs par an.**

Il en résulte un capital de **5 000 (cinq mille) francs**[14]**.**

Forges du Jaegerthal[15]

Lesquelles contiennent les objets suivants :

1. **Un étang** (d'un côté de la forêt de la famille Durckheim de Froeschwiller, de l'autre en partie la forêt communale de Reichshoffen et en partie propriété de cette succession, par en haut en partie propriété de ladite commune de Reichshoffen et en partie propriété de ladite famille Durckheim et par en bas sur les écluses des usines).



Vue partielle sur les forges de Jaegerthal
© Extrait ancien catalogue DD

2. **Les usines avec leurs terrains, appartenances et dépendances** (d'un côté la forêt de la commune de Reichshoffen, de l'autre le chemin conduisant à la vallée dite *Nagelsthal* et en partie la rivière, par en haut en partie sur l'étang et en partie sur la forêt de Reichshoffen et par en bas en partie sur la rivière, en partie sur la prairie ci-après et en partie sur le chemin). Notamment :

A) Les bâtiments où sont établis le grand marteau et martinet.

B) Un grand et un petit magasin à charbons.

C) Un magasin à fers, au-dessus un logement pour ouvriers.

D) Deux casernes pour ouvriers.

E) Trois différentes écuries, l'une séparée de l'autre et en très mauvais état (d'un côté la forêt Durckheim, de l'autre le chemin).

F) Une maison servant de logement pour ouvriers avec petit jardin attenant (d'un côté la forêt Durckheim, de l'autre le chemin, par en haut Georges Samuel Weisbach cabaretier, et par en bas en partie le chemin et en partie sur propriétés Durckheim).

G) Une échoppe où est établi le martinet à piler la crasse.

H) Deux écuries (d'un côté le chemin, de l'autre la rivière, par en haut sur terrain de l'usine, et par en bas sur ledit Weisbach).

I) Un atelier de charron et deux écuries (d'un côté terrains et usines, de l'autre le canal).

Pas de J, pas de K.

L) **Une maison à deux étages, servant de logement au facteur des forges, avec cour, magasins à bois et jardin (d'un côté la rivière, de l'autre le canal, par en haut sur terrain des usines et faisant par en bas une pointe sur la rivière et le canal).**

M) **Une maison de maître à trois étages, non encore achevée, cour, avenues, terrasse, un petit jardin et un verger, le tout de la contenance d'un hectare (ou dans l'ancienne mesure : cinq arpents[16]).**

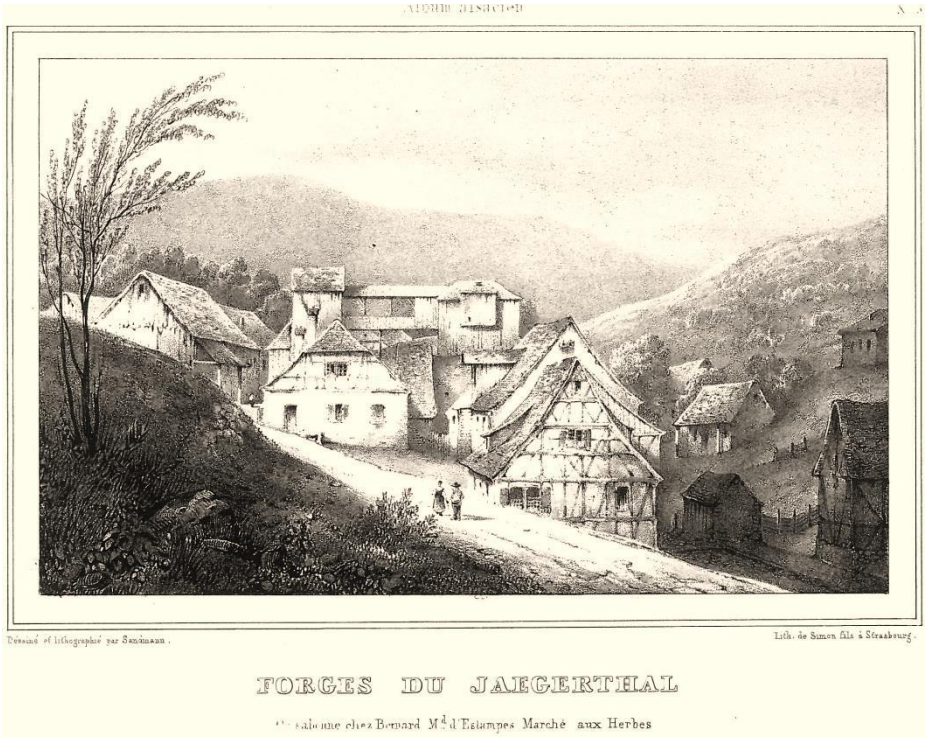
(Des détails sur cette maison, futur « château de Jaegerthal », en cours de travaux en cette année 1806, sont donnés dans l'encart plus loin).

N) Une grande écurie et grange.

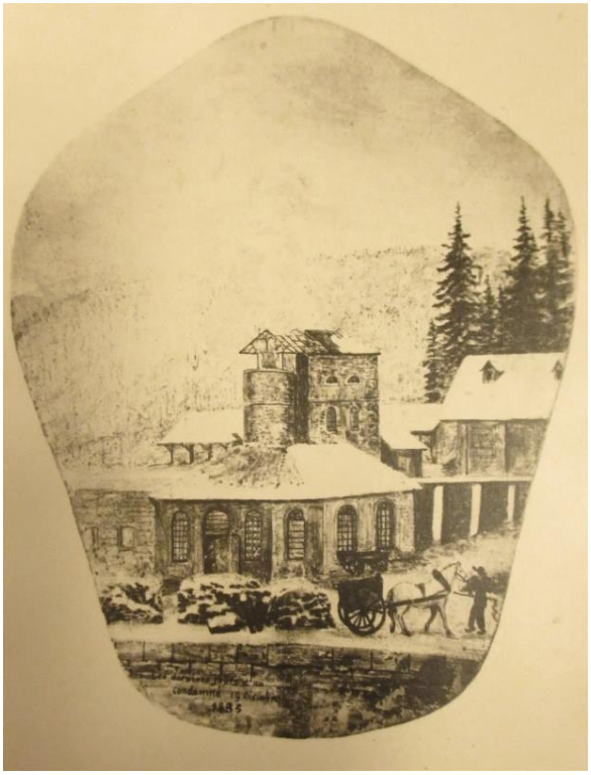
O) Deux petites maisons servant de logement aux ouvriers et petits jardins y attenant.

P) Une écurie à chevaux et à vaches avec hangar.

Q) Le haut fourneau avec les places à mines et son bocard à quatre pilons.



Vue sur les forges de Jaegerthal en 1838. Illustrateur Xavier Sandmann © BNUS



Derniers jours des forges en décembre 1885 © ADD

R) Un grand magasin et hangars à charbons.

S) Un petit jardin (d'un côté propriété de Froehlich, de l'autre le canal de la fonderie, par en- haut sur l'écluse et par en bas sur terrain des usines).

T) Une petite maison pour logement d'ouvriers (au-dessus du haut fourneau).

Pas de U.

V) Un bocard pour la castine avec un logement pour ouvriers.

Pas de W, pas de X.

Y) Environ sept ares de terres labourables (d'un côté la forêt communale de Reichshoffen, de l'autre l'étang, par en haut ladite forêt et par en bas la terre dont il sera parlé ci-après).

Z) Une prairie de la contenance d'un arpent et demi environ, servant de dépôt à la crasse, en face et au-dessous du haut fourneau.

3. **Les terres labourables, jardins et prés** qui se trouvent sur les deux pentes des montagnes formant la Vallée du Jaegerthal à Niederbronn à partir du débouché des forges et se prolongeant jusqu'à certaine distance sur les montagnes, de la contenance de six hectares vingt ares, qui quoique traversés par un petit ruisseau et divisés et partagés en plusieurs portions, sont néanmoins contigus (d'un côté la forêt communale de Reichshoffen, de l'autre en partie le chemin de Niederbronn et en partie la forêt de cette dernière commune par un bout, en partie sur la forêt de Reichshoffen, en partie sur la petite prairie mentionnée vers la fin de l'article précédent, en partie sur le chemin qui conduit à la maison de maître aux usines du grand marteau et en partie aux jardins attenants à ladite maison, et par l'autre bout sur la propriété d'un particulier).
4. Un terrain de prairie de la contenance d'environ soixante ares (d'un côté la rivière, de l'autre le chemin qui conduit de la maison de maître aux usines du grand marteau, formant par en haut une pointe sur le canal et rivière vers l'habitation du facteur, et par en bas sur l'atelier de charpente, séparé d'une palissade).
5. Une langue de prairie qui se prolonge et serpente la vallée du Jaegerthal au *Rauschendwasser*, dans toute sa longueur et étendue (côtoyée d'un côté par la rivière, de l'autre le chemin donnant par en haut sur le bocard à castine et faisant par en bas une pointe vers la partie ci-après).
6. Un terrain de prés (côtoyé d'un côté par la rivière, de l'autre le chemin formant par en haut une pointe vers la partie ci-dessus, dont il n'est séparé que par l'eau et par en bas sur l'étang dit *Rauschendwasser*).
7. Environ vingt ares (un arpent) de terres labourables et prés, dans le Ban de Niederbronn, canton dit *Hohenscheid* [17] sur les montagnes (d'un côté Jean Gassner, de l'autre aboutissant par en haut sur la forêt de Reichshoffen et par en bas le ruisseau).
8. Environ trente ares de prairies, même ban et canton (d'un côté Jean Gassner, de l'autre un particulier, vulgairement appelé « Lincks de Niederbronn », par en haut un traversant qui est bien communal de Niederbronn et par en bas le ruisseau).

En note : *Lincks paraît avoir anticipé sur cette pièce environ un demi-arpent (donc 10 ares) qu'on a néanmoins compris dans les trente ares ci-dessus.*



Jaegerthal avant les réparations menées par l'ADD © Photo EMH, 2012

9. Quinze ares de prairies auxdits ban et canton (d'un côté Georges Samuel Weisbach du Jaegerthal, de l'autre un particulier de Niederbronn, par en haut et bas comme la pièce précédente).
10. Cinquante ares de prairies, auxdits ban et canton (d'un côté Frédéric Sieg du Jaegerthal, de l'autre Jacques Kuntz de Windstein, par les deux bouts comme les précédents).
11. Et enfin trente ares de prairies, mêmes ban et canton (d'un côté Frédéric Sieg, de l'autre le même, par en haut traversant et par en bas le ruisseau).

Valeur locative « forges, usines et dépendances » estimée à **3 500 francs par an**.

Il en résulte un capital de **70 000 (soixante-dix mille) francs**.

Fonderie du *Rauschendwasser*[18] dans la vallée de Jaegerthal

Le usines de cette fonderie et dépendances sont situées dans la banlieue de Reichshoffen (d'un côté le canal, de l'autre en partie aussi le canal et en partie le chemin, par en haut l'étang et la digue et faisant par en bas une pointe sur la rivière). Comprenant en particulier :

1. La digue et les écluses avec les canaux qui conduisent l'eau aux usines.



Rauschendwasser © Photo EMH, 2013

2. Deux grands bâtiments, séparés l'un de l'autre, dans l'un desquels sont établis la fonderie, un laminoir avec fours et dépendance ; un hangar et une petite maison pour logement d'ouvriers y attenant ; dans l'autre se trouvent deux feux d'affinerie, un gros marteau, un martinet, avec dépendances.
3. Une grande halle à charbon.
4. Un petit magasin à fer.
5. Une caserne pour ouvriers, composée de huit logements.
6. Une petite écurie.



Rauschendwasser, voûte sur un ancien canal
© Photo EMH, 2013

7. Un four à cuire.
8. Un demi-journal[19] de prés, canton dit *Sutzmatt* près la carrière au ban de Niederbronn (d'un côté le chemin de Reichshoffen, de l'autre la rivière, par en haut sur Frédéric Jost du Jaegerthal et par l'autre sur Jacques Kuntz de Windstein).
9. Et un journal et demi, moitié de terres labourables et moitié de prés, auxdits ban et canton, (d'un côté le chemin, de l'autre la rivière, par un bout sur Casimir Lienhard, tuillier à Reichshoffen).

Valeur locative « fonderie et dépendances » estimée à **1 200 francs par an**.

Il en résulte un capital de **24 000** (**vingt-quatre mille) francs.**

Forges de Niederbronn[20]

Les usines dans le ban et finage de Niederbronn, forment ensemble un grand enclos (situées et délimitées par en haut en partie par le chemin qui conduit de la chaussée de Bitsch[21], l'usine du Martinet, et en partie par le terrain communal de Niederbronn, par un côté en partie par la forêt de ladite commune, et en partie vers la digue, par propriétés appartenant à différents particuliers, et en partie par propriété de Leonard Pulvermüller, et par en bas par les biens appartenant à plusieurs particuliers).

Desquelles usines dépendent en particulier :

1. Le canal qui conduit l'eau aux usines.
2. Un étang qui contient dans sa circonférence un terrain d'environ cinq hectares, y compris les prairies, terres labourables et jardins qui s'y sont formés ou qui y ont été (d'un côté la chaussée de Bitsch, de l'autre en partie le chemin qui conduit du martinet à l'usine du haut fourneau et grand marteau et en partie vers la digue un terrain de prés qui appartient à des particuliers de Niederbronn, par en haut sur le chemin qui conduit de la chaussée de Bitsch à l'usine du martinet et par en bas sur la digue).
3. Deux martinets séparés l'un de l'autre par le canal, l'un à un foyer, l'autre à deux.

4. Une halle à charbons.

5. Une maison servant de logement pour ouvrier et d'écurie.

6. Le haut fourneau[22].

7. Le grand marteau avec deux feux d'affinerie.

8. Un bocard à castine avec quatre pilons.

9. Un atelier de charpentier.

10. Trois différentes halles à charbons.

11. Une caserne pour ouvriers contenant seize logements.

12. Une écurie et grange.

13. Une maison pour le facteur servant aussi en partie pour logement d'ouvriers, avec jardin attenant, de la contenance de dix ares (d'un côté la rivière, de l'autre la chaussée de Bitsch, jardin fermé d'une cloison en planches, par devant sur terrain de l'usine du haut fourneau et par derrière sur propriété de plusieurs particuliers de Niederbronn où il est également fermé par une cloison en planches).

14. Une buanderie.

15. Environ soixante-dix ares de terres labourables (d'un côté Léonard Pulvermüller, de l'autre le chemin de l'usine au martinet, par en haut la forêt communale de Niederbronn et par en bas traversant).



Photo de l'étang et d'une partie des forges de Niederbronn à la fin du XIXe siècle (1898)
© Collection privée

16. Dix ares de jardin (d'un côté l'étang, de l'autre le chemin au martinet, par en haut sur prairies aboutissantes et par en bas sur terrain et bâtiments de l'usine du grand-marteau).

17. Enfin cinq ares de terres labourables (d'un côté en partie le terrain ci-dessus et en partie le bâtiment des usines, de l'autre un sentier, par en haut traversant et formant par en bas une pointe sur terrain des usines).

Valeur locative de l'établissement estimée à **1 800 francs par an**.

Il en résulte un capital de **36 000 (trente-six mille) francs**.



Carte postale du début du XXe siècle avec martinet des forges de Niederbronn © Collection privée

Maison et jardin à Niederbronn dépendant des forges[23]

Une maison, cour, tréfonds, écurie, hangar, échoppe et jardin y attenant avec toutes les appartenances et dépendances, où est établi **la gérance des forges**, située dans la commune de Niederbronn (attenant d'un côté à la rivière, de l'autre aux propriétés de différents particuliers, par devant au chemin de Niederbronn, où elle fait face à la promenade, et par derrière bien communal, ledit jardin fermé d'un mur du côté de la rivière, par derrière et du côté des propriétés desdits particuliers).

Valeur locative « maison et appartenances » estimée à **400 francs par an**.

Il en résulte un capital de **8 000 (huit mille) francs**.

Note : *le jardin attenant à ladite maison a été considérablement augmenté et agrandi peu avant le décès du défunt par des terres communales… par voie d'échange… consenti par arrêté du corps municipal de la commune du 9 Nivôse an 14 (30 décembre 1805).*

Scierie du *Riesthal*

Dans le ban et finage de Niederbronn, dont il n'existe plus rien que le terrain sur lequel elle avait été construite et qui consiste aujourd'hui qu'en une pièce de terre inculte et sans produit située au canton dit *Riesthal* (de deux côtés prairies appartenant à des particuliers de Niederbronn, par un bout sur le chemin et par l'autre sur la rivière dite *Schwarzbach*)[24].

Estimé en capital d'après ce qu'elle pourrait rapporter annuellement à la somme de **40 francs**.

Après vérification, le jurisconsulte Kern précise que *ce terrain appartient à la commune de Niederbronn. M. de Dietrich n'avait acheté que le bâtiment de la scierie qui fut détruit sous la Révolution*.

Moulin de Windstein[25]

Moulin à deux tournants, égrugeoir[26], fouloir, cour, grange, écuries, jardin y attenant et un hectare vingt ares de terres labourables et prairies en différentes pièces éparses, une desquelles se trouve désignée ci-devant parmi la propriété du martinet du Windstein, avec toutes les appartenances et dépendances, droits actifs et passifs situés dans la commune de Windstein acquis de Catherine Schüler, femme d'Adam Werner, meunier, suivant contrat de vente passé devant Coulmann notaire à Oberbronn le 28 brumaire an 8 (soit le 19 novembre 1799), enregistré à Reichshoffen le 7 frimaire suivant (28 novembre 1799) et grevé envers la famille Durckheim de Froeschwiller d'une rente annuelle et emphytéotique.

Valeur locative « domaine » estimée à **40 francs par an**.

Il en résulte un capital de **800 (huit cents) francs**.



Roue, date et initiales (…17 MD 69 F) gravées sur le linteau d'une des portes du moulin

Forges de Zinnsweiler[27]

Lesquelles se divisent en quatre parties principales.

La première partie de ces usines, situées dans la commune, ban et finage de Zinnsweiler (d'un côté le chemin qui conduit au Baerenthal et à Oberbronn, de l'autre en partie les prairies appartenant au Sieur Mathieu et en partie sur le chemin, tirant en haut en partie sur ledit chemin, en partie sur le canal des usines et en partie sur le chemin qui conduit à celles-ci), consiste dans les objets suivants :



Les forges de Zinswiller au début du XIXe siècle (vers 1820)
Peinture de Johann Friedrich Helmsdorf © Collection privée



Au lieu-dit « Kleinhammer », le canal qui conduit l'eau aux forges de Zinswiller © Photo Etienne Pommois, 2015

1. Le canal qui conduit l'eau aux usines.
2. La buanderie, par en haut sur terrain des usines et s'étendant jusqu'au pont du canal des usines.
3. Une maison y attenant servant de logement pour ouvriers.
4. Un atelier de charpentier.
5. Une halle à charbons.
6. Un bâtiment où sont établis trois fours d'affinerie, deux grands marteaux et un martinet pour bocarder la castine, avec dépendances.
7. Le bocard.
8. Le haut fourneau pour le coulage.
9. Une maison attenante au haut fourneau servant de logement pour ouvriers.
10. Une place à mines devant ladite maison.
11. Une grande place à mines.
12. Un atelier de mouleurs.
13. Un atelier pour moulage en terre glaise.
14. Une halle à charbons.
15. La maison de la factorie.
16. Une écurie et grange.
17. Un magasin à fers pour la sablerie avec grande cour.
18. Un jardin potager et un verger.
19. Une petite maison servant de logement pour ouvriers.

La seconde partie, aussi située sur la commune de Zinnsweiler, contient ce qui suit :

20. Un atelier de menuisier, serrurier et souffletier (attenant d'un côté à Joseph Schneiderlöhner, de l'autre un chemin d'Oberbronn, par devant à la propriété des usines et par derrière de même).
21. Un magasin à planches (de deux côtés, par devant et par derrière propriété des usines).

22. Un petit jardin (de deux côtés et par devant terrain des usines et par derrière en partie sur Pierre Meyer, en partie sur Jacques Meyer et en partie sur Louis Lieber).

23. Une place à mines (d'un côté terrain des usines, de l'autre la halle à charbons ci-après, par devant le chemin et par derrière sur Jacques Fichter).

24. Une halle à charbon avec son terrain donnant sur le chemin (d'un côté la place à mines, en partie Jacques Fichter, de l'autre Joseph Bre[i]nner, cabaretier, par avant terrain de l'usine et par derrière ledit Bre[i]nner).

La troisième partie embrasse les terres et prés suivants :

- **Dans le ban de Zinnsweiler**

25. Six ares environ de terres labourables.

26. Six ares environ d'autres terres labourables.

27. Quatre autres ares environ de terres labourables.

28. Quatre autres ares environ de terres labourables.

29. Seize ares environ en quatre pièces contiguës.

30. Quarante-cinq ares environ de prairies, canton appelé *Kahrmatt*[28] (par en bas sur les limites du ban de Gumbrechtshoffen).

- **Dans le ban d'Oberbronn**

31. Deux hectares vingt-cinq ares de prairies.

32. Deux hectares quatre-vingt-huit ares de prairies, canton dit *Langmatt* (d'un côté prairies dites *Badersmatt*, de l'autre bien qui appartenait autrefois au Prince Hohenlohe d'Oberbronn, par en haut le chemin et par en bas l'ancienne rivière).

33. Deux hectares vingt-deux ares (ou sept arpents un quart et demi et quatre perches) de prairies, canton *Stockmatt*, d'un côté la rivière appelée *Zinselbach*.

34. Six ares environ de terres labourables, canton dit Zinnsweiler-*Allemend.*

35. Une pièce de terre de trois ares environ qui servait de carrière pour le service des forges à Zinnsweiler, canton *Westergass*).

La quatrième et dernière partie des usines de Zinnsweiler renferme le martinet et les dépendances situées dans la banlieue d'Oberbronn (d'un côté dans toute la longueur le fossé d'arrosement, de l'autre en partie la forêt, en partie les prairies et en partie le canal ; par en haut la forêt, et formant pour en bas une pointe sur l'écluse) ; laquelle usine du martinet consiste en :

1. Un bâtiment où est établi le martinet avec son feu.

2. Une maison servant de logement pour ouvriers.



Vestiges de la digue de l'étang, en amont des forges de Zinswiller
© Photo Etienne Pommois, 2015

3. Une halle à charbons.

4. Un jardin (d'un côté la forêt, de l'autre le canal, par en haut la forêt et par en bas terrain de l'usine, délimité par pierres bornes).

5. Une écurie.

6. Un autre jardin.

7. Environ 37 ares et demi en broussailles et presqu'incultes,…

8. Un hectare vingt ares env. de prairies (d'un côté le canal de l'usine, de l'autre en partie l'ancienne rivière et en partie les prairies du moulin, par en haut sur lesdites prairies et par en bas sur terre labourable dépendant du martinet).

9. 45 ares de prairies.

10. 60 ares env. de terres labourables.

11. 90 ares env. d'autres terres labourables.

12. 45 ares d'autres terres labourables.

Lesquelles six pièces de terres et prés ci-dessus sont inscrites dans le livre de section de la commune d'Oberbronn sous la lettre H 2596…

Valeur locative de tous les objets dépendant des forges de Zinnsweiller et qui sont exploités pour le compte des forges en général estimée à **3 100 francs/an**.

Il en résulte un capital de **62 000 (soixante-deux mille) francs**.

Scierie de Wiesenlager dans la vallée dite Baerenthal[29]

Près la *Neumatt*, dans laquelle il n'existe aujourd'hui que le terrain sur lequel elle a été bâtie, plus trente ares environ de terres labourables.

Rapport annuel **12 francs.**

Il en résulte un capital de **240 (deux cent quarante) francs.**

Forges de Reichshoffen[30]

L'emplacement et l'enclos de ces usines ont pour limite d'un côté la chaussée de Reichshoffen, de l'autre la propriété de M. Jacques Mathieu[31] et autres particuliers, par en bas aussi propriétés de différents particuliers. Elles comprennent en particulier :

1. Le canal qui conduit l'eau aux usines.
2. Le haut fourneau.
3. Le nouvel établissement pour la Tirerie dont le bâtiment vient d'être commencé.
4. Deux bâtiments servant de logement pour employés et ouvriers.
5. Deux grandes halles à charbons et à matériaux.
6. Une écurie et grange.
7. Une autre écurie.
8. Un jardin (d'un côté le canal des usines, de l'autre Sieur Mathieu, par en haut en partie les écuries de la fonderie et en partie sur le terrain servant de dépôt à la crasse et par en bas sur propriété du Sieur Ziegler).
9. 5 ares de prés (d'un côté la chaussée et l'autre Michel Hans de Reichshoffen).
10. 25 ares de prairies (d'un côté Joseph Millet, de l'autre Michel Hans).

Valeur locative du tout estimée à **600 francs par an**.

Il en résulte un capital de **12 000 (douze mille) francs.**



Les forges de Reichshoffen au début du XIX^e^ siècle
Peinture de Johann Friedrich Helmsdorf © Collection privée

Scierie de Sturtzelbronn

La cense, appelée scierie de Sturtzelbronn, situé sur le ban et finage de la commune de ce nom, consiste en :

- une maison, grange, deux écuries y attenant, six rangées de prés ;
- la scierie construite en bois de charpente avec une petite maison attenant ;
- un étang appelé *Langweyer* au-dessus de la scierie, de la contenance de onze hectares vingt ares de terres ;
- 3 hectares 80 ares de terres labourables, 4 hectares de prairies, exploités pour le compte des forges.



L'ancienne scierie en aval de l'étang du Langweyer ©Photo Etienne Pommois, 2015

Valeur locative estimée à **220 francs par an**.

Il en résulte un capital **4 400 (quatre mille quatre cents) francs**.

Une précision est donnée : *Sieur Verner de Bitsch a fait originairement l'acquisition de cette base de l'Etat comme bien national dépendant de la ci-devant abbaye de Sturtzelbronn ; contrat délivré par les ci-devant administrateurs du Département de la Moselle, le 28 brumaire an 5 (18 novembre 1796), enregistré le même jour ; ledit Sr Verner doit en avoir fait cession à Sr Karth, négociant à Strasbourg associé avec le défunt pour l'exploitation des forges et ledit Sr Karth en a fait l'abandon au Défunt par arrangement au 18 ventôse an 8 (9 mars 1800), enregistré le 8 floréal suivant et déposé chez Mr Lacombe notaire à Strasbourg le 9 floréal (29 avril 1800).*



Vanne sur l'étang du Langweyer qui alimentait la scierie © Photo Etienne Pommois, 2015

Bien dit Graffenweyer

Un étang appelé Graffenweyer situé sur le ban et finage dudit Sturtzelbronn, consistant :

- en l'étang proprement dit de la contenance de quinze hectares ;

- en une maison, écurie, grange et autres bâtiments ;



Le Schwarzbach traverse la digue de l'ancien étang de 15 ha du Graffenweyer. De nos jours, l'étang en arrière-plan est recouvert d'une forêt © Photo Etienne Pommois, 2015

- en deux petits jardins y attenant, qui contiennent environ trois seizième arpents, en quatre arpents de terres labourables et en un arpent et un cinquième de prairies.

Valeur locative du bien exploité pour le compte des forges estimée à **80 francs par an**.

Il en résulte un capital de **1 600 (mille six cents) francs**.

Il est noté que *le Défunt a fait l'acquisition du bien comme bien national de ladite ci-devant abbaye de Sturtzelbronn suivant procès-verbal d'acquisition de la ci-devant administration départementale de la Moselle du 25 messidor an 6 (13 juillet 1798) auquel est joint un procès-verbal d'expertise du 13 prairial de ladite année.*[32]

Autre observation *: d'après la déclaration et le rapport de différents employés et ouvriers dans les forges, ils doivent appartenir auxdites forges et usines et par conséquent à la présente succession plusieurs petits terrains épars en terres, situés dans différents bans, anciennement acquis pour y tirer les mines de fer… Dans l'attente de trouver les titres de propriétés….*

Maison 2 rue de la lanterne à Strasbourg

Avec cour écuries, tréfonds, puits.

Loyer magasin RDC et écuries ; 180 francs/an

Premier étage : 220 francs

Second étage : 150 francs

Soit 550 francs/an, produisant en capital la somme de **11 000 (onze mille) francs**.

Le passage du relais

Amélie contresigne tous les inventaires. Mais elle ignore encore qu'ils présentent bien des failles au niveau chiffres de l'actif et du passif ! En effet, le bilan final des comptes de tutelle va faire apparaître que des « sommes énoncées comme dues en francs sont écrites dues en livres », que « tantôt un actif est porté en passif », qu'il y a « des omissions », des « estimations à un taux supérieur ou inférieur », en outre des « créances qui y figurent se sont trouvées avoir été cédées à des tiers par Fritz », des « dettes qu'on regardait comme existantes ont été éteintes », des « prétentions sur insolvables étaient devenues bonnes et d'autres prétentions de bons débiteurs étaient devenues mauvaises » ! De plus, les livres de commerces et les papiers personnels de Fritz vont devoir être repassés au peigne fin pour déterminer plus précisément ce qui est dû pour la liquidation Dietrich & Karth. Sans parler de la branche aînée qui va revenir à la charge[33]. Kern qui a obtenu par Amélie mandat dans les règlements **jusqu'au 11 juin 1823**, va finalement devoir déposer successivement **six bilans de comptes** à l'appui de nouvelles pièces justificatives ! Et, bien que durant toutes ces années les comptes de tutelle seront bien tenus, ils auront « confondu en une seule et même masse la fortune personnelle de Madame de Dietrich et celle des mineurs dont elle n'avait que l'administration ». En fait, jusqu'à la majorité de sa fille aînée, il sera établi formellement qu'Amélie « aurait pu dépenser, les employer à se créer un pécule particulier. Elle a préféré les consacrer en très grande partie à éteindre les dettes capitales de la succession » ...

Pour le moment nous sommes encore en 1806, le passif même inexact reste démesuré au regard de l'actif. Amélie sait qu'il faut tenir pour préserver et transmettre intacts les biens immobiliers à usages d'habitation et industriel laissés à ses enfants ; en particulier pour ses fils lorsqu'ils seront en âge de la seconder puis de prendre la direction des affaires comme l'avait imaginé Fritz. Tenir pour réduire les dettes… Amélie se doit de poursuivre avec intelligence et patience, à l'instar de feu son bien-aimé époux qui, malgré les énormes difficultés, n'a jamais abandonné la partie.

Il a su garder une partie des forges. Il a été « la planche de salut » de la famille. Elle est déterminée à faire de même !

La maladie de Fritz avait déjà mis « son ange tutélaire » d'Amélie dans l'obligation de le seconder de plus en plus souvent. *Elle s'est mise au fait de toutes les affaires, les entend, en cause comme un homme d'affaires ; à toutes ses qualités, elle joint celle de la fermeté, de l'énergie. Avec cette belle et angélique figure, c'est vraiment un être aussi parfait qu'on puisse l'être sur la terre. Elle remplit tous ses devoirs sans exception d'une manière admirable !* » dévoilait sa belle-mère Sybille une année en arrière.

Il est certain que sa foi protestante, son instruction, son ouverture d'esprit baignée des lumières de Pfeffel, ses enfants qui restent son objectif prioritaire, vont devenir les robustes tuteurs de sa motivation. Amélie qui avait assuré aimer Fritz « au-delà du tombeau », va vivre encore, « forte et résignée », près d'un demi-siècle !

C'est donc à la suite des inventaires de l'été, qu'elle commence à relever le défi de la reprise en main. Amélie n'est plus sous la tutelle d'un époux, et peut se montrer comme la « propriétaire » des forges pour ses enfants qu'elle représente. Sur conseil de Turckheim et avec l'accord « à l'unanimité » des actionnaires des forges, **elle devient également gérante de la société le 20 août au côté de l'autre gérant Drion. Revel en sera le 3e en septembre.**

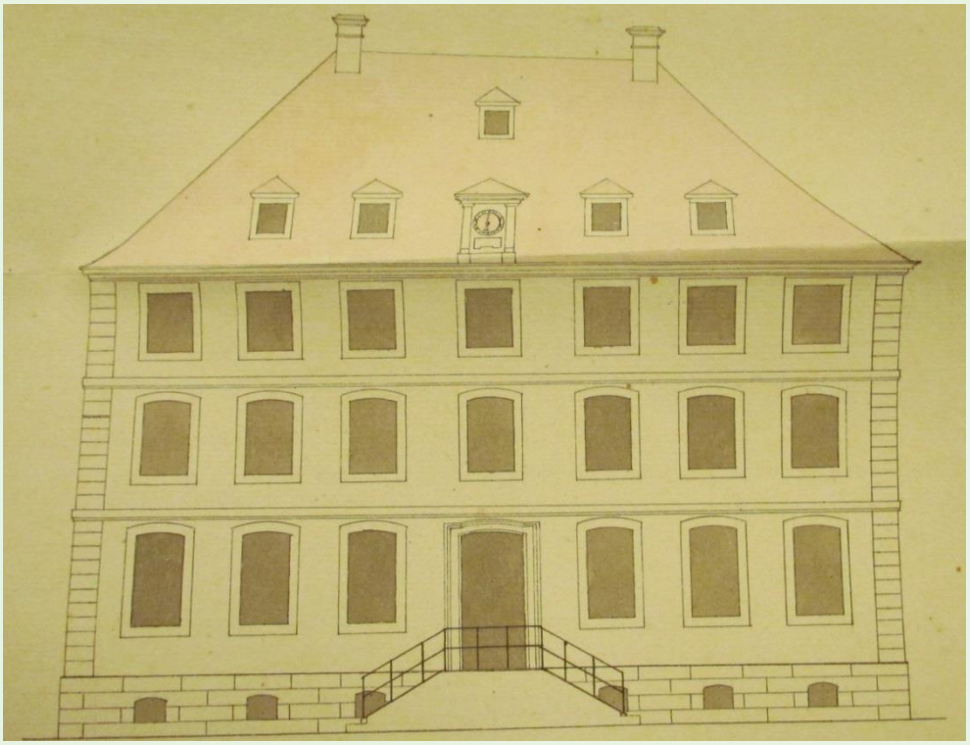
Alors qu'il y à peine un an son Fritz remettait encore personnellement à Napoléon un poème et des médailles qu'il avait fait « couler en fonte à ses forges de Zinsweiler »[34], en ce début d'automne, Fritz est récompensé à titre posthume à l'Exposition des produits de l'industrie française à Paris[35] en obtenant une mention honorable pour des fers de qualité supérieure de Niederbronn…

Le relais est passé
Désormais Amélie est dans la course

Soutenue et secondée par des personnes de confiance et de qualité[36], elle s'attelle donc à perpétuer les forges et à les bonifier... Loin d'une ambition à visée d'enrichissement, elle a le réflexe vertueux de sauvegarde et de transmission à ses enfants d'un patrimoine industriel et humain qui avait pris naissance en 1684.

ZOOM SUR LA MAISON DE MAITRE DE JAEGERTHAL

de trois étages ; encore en travaux en 1806, à la mort de Fritz



Ancien plan
© ADD

En marche vers le futur « Château de Jaegerthal »...

Le Jaegerthal reste avant tout le symbole de la naissance des premières forges de Dietrich.

Un siècle plus tard, en 1789, Philippe Frédéric de Dietrich évoque *la maison de direction [qui] est située sur une éminence et [qui] par cette position favorable domine d'un côté la grande forge et de l'autre le fourneau…*

Une décennie passe, et Fritz confie à Amélie : *Le plein air, le coup d'œil ravissant de cette nature qui est toujours belle, la cordialité avec laquelle m'ont accueilli ces bons ouvriers du Jaegerthal, le souvenir des moments délicieux que m'a rappelé chacun de mes pas dans cette bienheureuse vallée, mes projets enchanteurs pour l'avenir, tout comble ici mon âme de joie.*

[…] Je m'ensevelirai au Jaegerthal avec toi ma tendre amie & avec Maman dont les talents dans l'art des Forges seconderaient parfaitement mon projet d'abandonner à Karth toutes les parties commerciales & de me réserver uniquement la partie administrateur.

Au printemps 1800, Amélie de Dietrich arrive à convaincre son époux Fritz de quitter Strasbourg pour loger à Jaegerthal avec leurs deux filles et ainsi réduire les frais. D'autant que lors du contrat de la société par actions, Fritz s'est réservé la maison de direction du Jaegerthal et ses jardins.

En octobre 1801, Fritz fait ce constat miraculeux : *Une journée de repos à Jaegerthal m'a fait un bien auquel je ne me serais pas attendu et [...] je me porte mieux ce soir que cela ne m'est arrivé depuis longtemps.*

En janvier 1802, Amélie accouche au Jaegerthal du « premier héritier mâle », Albert. En novembre, au moment où Amélie rejoint Strasbourg pour l'hiver, Fritz devient mélancolique : *Je parcours toutes nos chambres & j'ai peine à m'imaginer qu'il faille les dégarnir : le Jaegerthal avait pour moi le caractère sacré d'un asile contre le malheur ; Il me semble que le charme sera rompu si nous le désertons quelque courte que soit notre absence.*

La même année, de nouveaux arbres sont commandés par Fritz et sa mère Sybille à Strasbourg ; sont plantés sur une terrasse et autour dans le jardin : acacias roses, cytises faux ébéniers, saules pleureurs et arbres fruitiers pour un verger. Amélie fera transporter de nouveaux arbres de Paris en octobre 1819.

A l'été 1803, Fritz vend le château de Reichshoffen à Jacques et Gaétan Mathieu-Faviers. A l'automne, vient au monde au Jaegerthal son deuxième fils, Eugène.

En 1804, Fritz vend la Promenade et la Faisanderie de Niederbronn à Jacques Mathieu-Faviers, et dans la foulée le château, les censes et les forêts de Rothau. C'est cette même année qu'il décide d'entamer l'agrandissement de la maison de Jaegerthal pour contribuer au confort de sa femme et de leurs enfants. Et y accueillir plus facilement famille et connaissances.

En décembre, alors qu'Amélie est retournée provisoirement en ville, Fritz est nostalgique : *Le cœur m'a bondi lorsque je me suis retrouvé à mon cher Jaegerthal, et que j'ai revu tous ces objets que tes yeux fixaient aussi il n'y a que peu de semaines, et où il m'était si doux de les rencontrer.* Amélie souffre d'une « vilaine fièvre scarlatine ». Passé l'hiver, sa cousine Amélie épouse de Sahune la félicite de se « retrouver à la campagne » en ces beaux jours de 1805. Mais dans quel bâtiment loge-t-elle durant les travaux ?

Au printemps 1806, l'inventaire est réalisé dans « les bâtiments » du Jaegerthal. On y trouve notamment des effets vestimentaires, des livres, des meubles simples dont une armoire de sapin peinte en brun, et des commodes peintes en jaune, des lits en sapin, un grand lit en hêtre peint en gris et garni d'indienne fleurie, de vieux matelas de toile à carreaux, huit rideaux de lit, de vieilles tables de nuit, un fauteuil à couvercle, une toilette de bois de noyer incrusté, une vieille table ronde à café en noyer, des chaises de canne (une peinte en gris comme le buffet en sapin, deux autres en jaune), un banc de canne avec coussins et dossier de toile de chanvre rembourrés de crin, des fauteuils (abîmés dont quatre peints en gris et couverts d'étoffes diverses, d'autres plus intacts dont trois en bois de hêtre couvert de taffetas cramoisi, deux en hêtre couvert d'étoffe de soie), un grand vieux secrétaire couvert en cuir, un autre grand secrétaire non achevé à cylindre en bois de noyer avec tiroirs et « secrets », une petite table pliante à cheminée avec écran en damas cramoisi, une grande table à jeu en noyer, une console en marbre sur pied en bois peint en gris, un paravent à la tapisserie trouée, un chaudron de cuivre rouge sur son trépied, des casseroles de cuivre rouge, une poissonnière de cuivre jaune avec couvercle, une caisse à légumes en bois de chêne avec couvercle, quatre cuves et deux chaudrons de fer de fonte pour la lessive, des miroirs, vingt tringles et leurs rideaux en coton blanc et d'autres rayés rouges, une grande horloge avec cadran à bois et deux cloches en métal, une malle pour voiture couverte de peau, vingt-sept tableaux et douze estampes encadrées, des livres, cinq petits fourneaux...

A l'extérieur un char-à-banc sur quatre roues, un petit chariot sur deux roues, deux charrues, et dans l'étable, deux vieilles vaches, deux truies, quatre petits cochons...

Après le décès de Fritz, le 3 février 1806, les travaux (à hauteur de 35 000 francs env. dans un premier temps) se poursuivent jusqu'à la fin de l'année.

Une synthèse de l'état des dépenses, mois après mois, les restes dus ainsi que quelques autres descriptions de la succession nous permettent de faire le point sur :

La date des travaux

De la fin de l'été 1804 à janvier 1807 pour les derniers nettoyages extérieurs.

Les intervenants

- Un placier
- WEBER, architecte (Ignace ? payé aussi pour divers voyages)
- STEIN, tailleur de pierre (qui porte bien son nom !)
- BARTHOLD, charpentier, et ses compagnons, pour la charpente et l'escalier
- André OPPEL, charpentier
- Camille LIENHARD qui dirige la tuilerie de Reichshoffen, lieu-dit Wolfartshoffen[37](noté Wolffershoffen) pour briques, tuiles et chaux
- Pierre et Jacques SORG, carriers, maîtres maçons de Reichshoffen, pour ouvrage de pierres de taille, fourniture de pierres carrées... et leurs compagnons
- Michel HEITZMANN, carrier d'Oberbronn
- Chrétien MAURER, maçon (qui porte également bien son nom !)
- STUTZMANN, maçon
- Jacques ROTH, maçon
- FAUTH, maçon, probablement Jean-Philippe d'Oberbronn
- J. MENRAD [TH], couvreur
- Adam et Bernard MARX, cloutiers d'Oberbronn
- Sébastien EIBEL, menuisier de Reichshoffen
- SCHWEIGHAUSER, menuisier (celui qui confectionne également le cercueil de Fritz) pour fournitures de planches
- HASSELWANDER, menuisier
- Jean RUWELL, vitrier. Est-il aidé par Joseph et Ignace RUWELL, également vitriers ?
- BICKEL, serrurier d'Oberbronn
- Daniel ZINSSNER, serrurier et autres ZINSSNER, serruriers, pour divers travaux de serrurerie et poses de barreaux
- Jean Georges MÜLLER, ferblantier
- J. WEBER pour le chemin à côté de la maison
- HOFF, maréchal[38]
- A. KUNZ, charron
- MILLET de Reichshoffen « pour divers objets »
- BENDER et Joseph PAUL de Reichshoffen, journaliers
- Transports : HEIM et SCHUTTER pour des planches, LETZELTER, Pierre WINZWEILLER pour transport de chaux, Pierre HOF et consorts pour charroyage de bois de bâtiment, ZINSSNER pour transport de croisées…
- Georges WINZWEILER, voiturier (dont transport pierres, sable, crasse, planches, fumier ou encore 4 petits fourneaux de Zinswiller ...), la veuve de FOSSELE (1/2 jour avec sa voiture, 3 francs)
- Balthasar BORN, ouvrier des forges, pour porter des crasses. Idem Georges MOXEL
- Ferdinand EHRISMANN (pour enlever des décombres + nettoyages de fin avec sa femme)
- Pierre WEBER, fourniture de planches
- TRUTTMANN pour poêle
- MECKERT pour des feuilles de fer blanc

Les matériaux utilisés

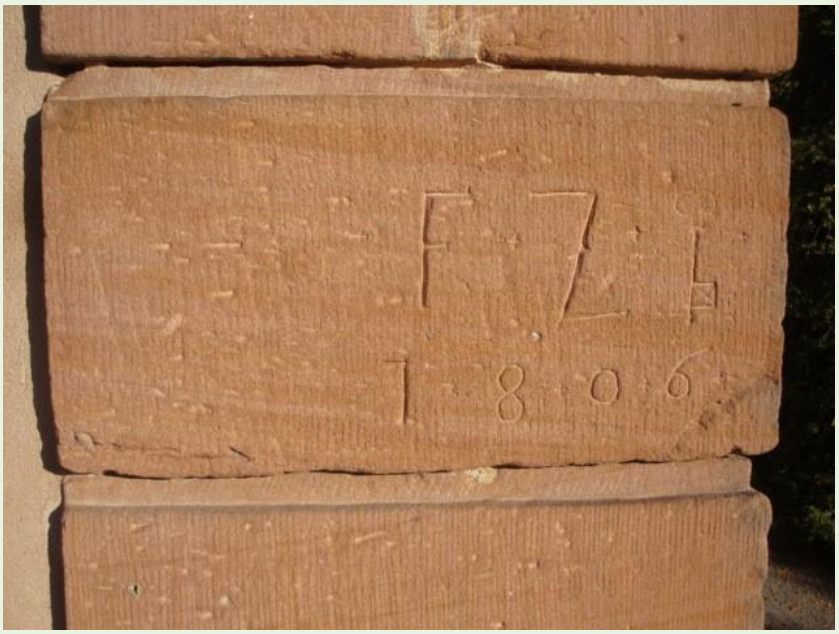
- Chaux (à différentes reprises, dont 12 sacs de chaux à 12 francs et leur transport à 8 francs)
- Sable. Dont 309 kg de sablerie fine et ordinaire qui coûtent 64,12 francs
- Terre grasse
- Briques (plusieurs commandes et livraisons) ; les 1000 sont facturées à 25 francs
- Pierres carrées
- Tuiles
- Clous
- Bois de bâtiment du Pfalseberg et du Buchwald
- Planches dont celles de Sturtzelbronn et des planches de pin de Strasbourg, lattes
- Esselins
- Verreries du Münzthal de SEILER & Compagnie : 30 Verreries en 3 caisses (828 francs) + transport (20 francs)
- Fonte pour tuyaux
- Fer blanc (les 177 feuilles à 88,10 francs)
- 42,5 kg de tôle mince (35,14 francs)
- Fers forgés :
  1253 kilos fer ordinaire (501,4 francs)
  80 kilos fer martiné (36,16 francs)
  67 kilos cercles tirés (34,17 francs)
- Huile de lin

Autres frais

- Démembrement et arrachage d'une petite grange
- Construction d'un four
- Palissade à l'entrée de la maison, à l'automne 1806
- Cantine

CLE... DE L'ENIGME DE LA MARQUE LAPIDAIRE ?

A l'étage 2 sur 3, une pierre d'angle gravée : F Z , un dessin de clé et la fameuse date de 1806…



© Photo Rémy Anselmann avec autorisation de Marc-Antoine de Dietrich - 2019

Différents cas de figure sont imaginables si l'on admet que cette inscription a bien été réalisée cette année-là et que le ⅂ représente bien le 1.

1) Nous pourrions concevoir la pierre d'angle et la clé comme des symboles francs-maçons (le pilier et l'ouverture à la connaissance) en hommage à FritZ (dont seule la première et la dernière lettre du prénom usuel en alsacien apparaissent), le propriétaire du lieu, Frère de loge de la Concorde, et décédé en cette année charnière 1806.

2) La clé se présente avec embase à pointe et panneton à un seul rouet à croix. On pourrait y voir quelques analogies avec la clé de Saint-Pierre ; non pas ici en tant que symbole du pouvoir catholique, mais plutôt comme la clé d'entrée « au paradis » de FritZ en cette année 1806 où s'achèvent les travaux de transformations dont il est l'instigateur.

3) Certes, il n'était pas rare qu'un tailleur de pierre, un architecte ou tout simplement le propriétaire de la maison gravent ou fassent graver, voire peindre, initiales ou nom et/ou armoiries, accompagnés d'une date importante (celle de la construction ou d'une transformation). Indices de l'histoire de la bâtisse pour les générations futures qui y logeront (ainsi les 1888 ou 1889 visibles aussi sur la propriété de Jaegerthal). Ici les initiales ne correspondent pas à celles du tailleur Stein, des carriers Pierre et Jacques Sorg, ni de l'architecte Weber, indispensables démiurges.



© Photo Rémy Anselmann avec autorisation de Marc-Antoine de Dietrich, 2019

Nous ne sommes pas non plus dans la période médiévale où il était coutumier que des tâcherons, acteurs de la construction, laissent des marques lapidaires, des signes de leur identité à titre indicatif, spécifiant ainsi leur travail avant rémunération.

Néanmoins la clé gravée nous indiquerait plutôt le type d'artisan qui a voulu absolument laisser son empreinte, à savoir un serrurier. Serrurier à prendre dans un sens large du terme, apte autant à la confection des serrures et de leurs clés qu'à la fabrication de divers éléments en métal (barreaux, pièces qui servent de base à certaines pierres, ornements...)

Y aurait-il eu dans notre cas, association entre Fauth, le maître maçon, et Zinssner, le maître serrurier de Niederbronn, tous deux garants et contributeurs d'une construction de qualité, laissant chacun l'initiale du patronyme, après un an et demi de chantier à un endroit encore accessible en hauteur ?

4) Ou alors s'agirait-il d'un Zinssner, serrurier, dont le prénom débuterait par F ?

S'il est avéré que le serrurier Daniel Zinssner de Niederbronn est sollicité depuis le début des travaux, on peut concevoir aisément qu'au vu de l'ampleur de la tâche, il demande de l'aide... Par exemple à l'un de ses fils, serrurier lui aussi, et qui se prénomme justement Frédéric ! Ce dernier aurait-il exceptionnellement été l'auteur du jointement de la fameuse pierre d'angle ? Ou ne pouvant buriner facilement le fer, aurait-il gravé ses initiales suivies du symbole de son art dans cette pierre avant de quitter le chantier et de remettre les clés ? D'ailleurs cette pierre était-elle déjà fixée au moment où elle a été personnalisée ou a-t-elle été mise en place par la suite ? Frédéric aurait-il voulu faire un rappel à son bon souvenir pour être certain de percevoir le solde de son compte au moment où la succession de Fritz est en cours d'inventaire ? D'autant qu'une dernière intervention de la part d'un serrurier Zinssner a lieu en juillet 1806 pour la pose de barreaux aux fenêtres...

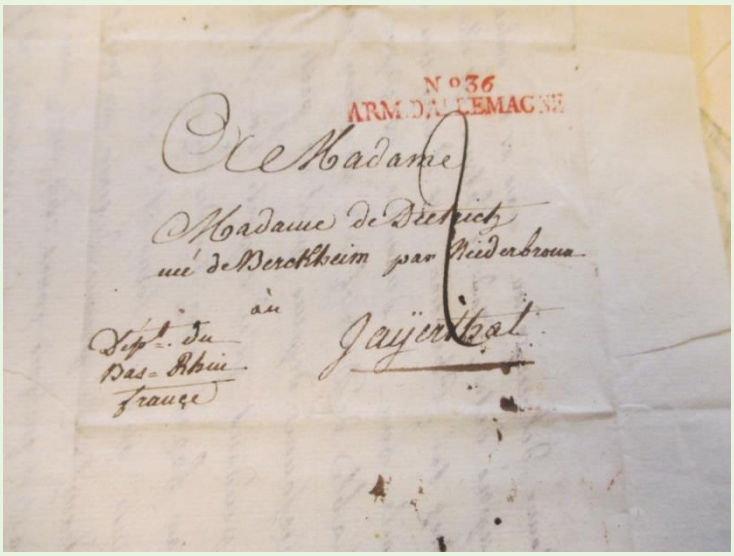
En 1806, Frédéric Zinssner a 28 ans[39] ; a-t-il voulu dans un moment où les affaires Dietrich sont en plein tourbillon suite à la mort de Fritz, laisser tout simplement un graffiti en souvenir de l'ancien propriétaire homonyme, Fritz, qu'il connaissait et laisser l'empreinte de son passage pour les siècles suivants ? A l'instar de Frédéric Brion, 26 ans, qui laissera une marque de son tour à la Wasenbourg[40]. Une trace pérenne ? Si oui, il a réussi...

D'ailleurs se serait-il fait morigéner pour cette gravure hâtive et sans autorisation ? Et de ce fait, est-ce pour cette raison qu'un autre serrurier (Bickel) est chargé d'assumer des travaux en septembre ?

Peut-être existe-t-il encore dans la demeure d'autres signes ou originalités qui ont traversé les siècles… Il a été coutumier que des artisans concentrent aux endroits où ils ont œuvré[41] un « souvenir » personnel, mais en général plus discret.

Le domaine du Jaegerthal et Amélie après 1806...

Au courant du XIX[e] siècle la belle bâtisse sera flanquée d'une tourelle, de terrasses, s'agrandira, et son parc deviendra plus vaste ; elle en paraîtra encore plus prestigieuse... Bientôt on l'appellera « château de Jaegerthal ». Pas château dans le sens de résidence d'une seigneurie comme ce fut le cas pour le château de Reichshoffen ou encore celui de Rothau. Mais dès lors que la maison de maître est d'une belle dimension et entourée d'un jardin conséquent, il est courant de la désigner comme « château ».



Courrier adressé à Amélie © ADD

Avant 1850 et alors qu'Amélie y loge toujours, on parle déjà du « château des Dietrich ». Si en 1842, la Strasbourgeoise Amélie Weiler[42] évoque dans son journal son passage dans « le sauvage et romantique » Jaegerthal où se trouve le « manoir qui domine la vallée », en 1844 elle note « château ». En 1846, elle souligne encore que « les clématites et les liserons enlacent les barreaux des fenêtres[43] de la noble souveraine du Jaegerthal ».

Le Docteur Camille Kuhn qui exerce à Niederbronn précise en 1865 que la vallée du Jaegerthal « se présente le plus avantageusement un peu au-dessus du château de M. A. Dietrich. »[44]

A la mort d'Albert en 1888, les journaux font part de son décès dans « le château de Jaegerthal ». Il en est de même pour le fils d'Albert, Eugène, en 1918, ayant rendu, lui aussi, son dernier soupir au « Schloß Jaegerthal » à « Bad Niederbronn »…

En 1905 un journal associe le « château de Jaegerthal » au « domaine familial des Dietrich » ; et une carte postale de cette époque ainsi qu'une photo de 1898 montrent qu'il a globalement déjà l'apparence actuelle, sans doute depuis une décennie déjà.

Les transformations essentielles ont donc été essentiellement réalisées au XIX[e] s. à commencer par celles décidées par Fritz, suivies de celles ordonnées par son fils et son petit-fils.

Après le décès de son époux, Amélie ne délaisse jamais bien longtemps l'imposant et chaleureux logis du Jaegerthal[45]. Certes pour la proximité des usines mais aussi pour le refuge familier, aux souvenirs agréables, qu'il représente. Aux beaux jours, de retour de Strasbourg, la maîtresse des lieux reçoit famille, amis, proches collaborateurs dont le si efficace Valentin Haas, tout en continuant à veiller sur ses enfants qui restent sa priorité.

Amélie sollicite aussi le directeur des forges Haas pour concevoir une « porte grillée » en 1822. Quatre ans plus tard, c'est un « grand escalier » assorti au mur de clôture qui voit le jour ; le maître maçon Sorg est à l'œuvre avec son équipe, sous l'œil vigilant de Haas et du fils aîné d'Amélie.

Dans les années 1830, elle vit encore au château, secondée par six domestiques. Sa deuxième fille Camille, célibataire, demeure à ses côtés jusqu'au 8 novembre 1836 où elle décède à 36 ans. Amélie confie alors à sa cousine son sentiment de « ne plus être de ce monde ».

Le château de Jaegerthal

Détails d'une ancienne carte postale de 1904



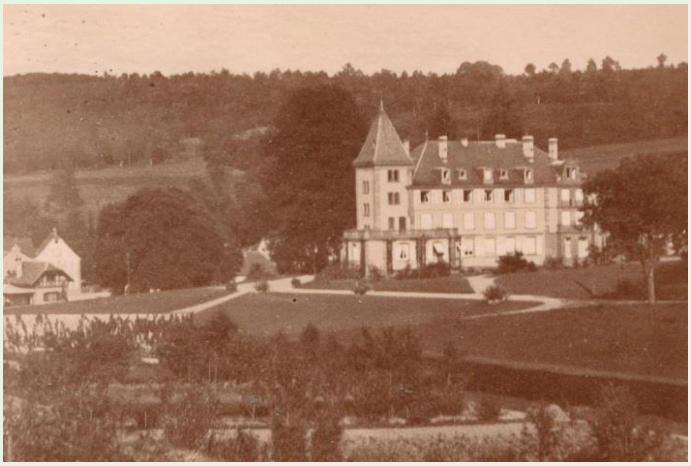


Photo du château de Jaegerthal à la fin du XIX^e siècle (1898)

© Collection privée

Deux ans après cette perte douloureuse et suite à de gros soucis oculaires, Amélie éprouve le besoin d'écrire un testament ; en voici un extrait : *« On ne parvient pas à l'âge de 62 ans, sans avoir pensé souvent à la mort, sans l'avoir désiré plus qu'une fois, ce désir ne m'a jamais rendu injuste envers la Providence, j'ai joui avec une vive reconnaissance des bienfaits que Dieu a bien voulu m'accorder dans sa bonté, j'ai senti hélas, bien vivement les peines si nombreuses qui ont été mon partage, mais au milieu de mes larmes, je finissais par me persuader que Dieu seul savait que ce qu'il nous envoie devrait avoir une meilleure influence sur nous : je compte sur l'inépuisable bonté de Dieu qui me pardonnera mes nombreuses fautes, j'en fais la même demande à tous ceux qui m'ont entourée et que j'ai pu offenser, mon cœur était bon, mais nos imperfections tiennent de la nature humaine !*

C'est à regret que je quitterai mes chers enfants que j'ai toujours aimés si exclusivement, je désirais leur bonheur depuis leur naissance, car c'était là le but de mon existence, je connais leur affection pour moi, car ils m'en ont donné plus d'une preuve, mais après avoir versé quelques larmes, je les engage de se consoler en songeant que je désirais ce repos depuis qu'ils pouvaient se passer de moi.

[..] Mes enfants se chargeront de faire une distribution d'aumône aux pauvres qui sont hélas si nombreux, je ne prescris rien à cet égard, comptant d'avance sur leur bon cœur et leur générosité... »

Mais ce n'est que bien après (un an après un autre décès douloureux, celui de sa fille aînée[46]), qu'Amélie, dans sa quatre-vingtième année, ferme définitivement les yeux. Nous sommes le 29 décembre 1855[47]. Restée veuve et toujours principalement Niederbronnoise de Jaegerthal, elle perd connaissance[48] au 9 rue de l'Ecarlate[49] à Strasbourg..., abandonne la partie après un parcours exemplaire.

Pourtant si dans les papiers de contribution directe, en 1818, elle apparaissait comme simple « veuve rentière », la profession indiquée dans son acte de décès n'en est pas moins réductrice : « veuve de Jean Albert Frédéric baron de Dietrich, Inspecteur des eaux et forêts et propriétaire des forges du Bas-Rhin ». Difficile d'avouer en ces temps-là, même pour les témoins-déclarants[50], familiers de la défunte, qu'une femme a contribué à la direction des usines[51], la première du Bas-Rhin dans cette situation ; difficile d'admettre qu'elle, « la dame de fer », a assumé cette tâche plus longuement encore que feu son époux !

Son frère Sigismund de Berckheim[52] et l'épouse de ce dernier, Elisabeth née Bartholdi, ont eux aussi affiché leur « passion » pour le Jaegerthal... et « surtout » pour Amélie qu'ils admiraient, soutenaient, surnommaient plus poétiquement et légitimement : « **la belle maîtresse des forges** » !

Article écrit avec le support de nombreuses pièces d'archives originelles dont actes notariaux, états de dépenses, bilans de comptes de tutelle, quittances, correspondances… en grande part inédites (ADD, ADBR...)

Notes

[1] Voir à ce sujet : MESSMER-HITZKE Elisabeth, « Sybille de Dietrich, une femme des lumières éprise de liberté ». Editions de la Nuée Bleue, 2018.

[2] Estimées alors à 740 599 livres (forges du Bas-Rhin et forges de Rothau).

[3] Un contrat de mariage a été passé le 8 prairial an 5 (27 mai 1797) devant les notaires Me Thurmann et Hambourger à Colmar.

[4] L'épouse de ce dernier, Louise de Dietrich née von Glaubitz, est la tante d'Amélie. Elle décède le 9 juin de la même année !

[5] Amélie (née en 1799), Camille (1800), Albert (1802) et Eugène (1803).

[6] Comme l'évoque déjà Sybille en décembre 1800, espérant que le commencement du XIX^{e} siècle « réparera tous les torts du dernier »…

[7] Epoux d'Elisabeth née Schoenemann (dite Lili et ex-fiancée de Goethe). Ce banquier, ami de la famille, deuxième maire élu de Strasbourg, s'est toujours affiché comme soutien de Fritz. Il est d'ailleurs actionnaire des forges, parrain d'une des filles. Son fils Guillaume épousera la fille aînée de Fritz en 1818.

[8] Lettre du 15 mars 1806, envoyée de Grenoble par la sœur d'Amélie, Henriette, épouse d'Augustin Perier et née quatre ans avant Amélie.

[9] Qualité déjà soulignée par Frédérique, la fille de Pfeffel, à l'automne 1799.

[10] Avant sa majorité, Louise Lassia a perdu son père (marchand bourgeois de Strasbourg). Jean de Dietrich aurait-il été son tuteur ? Elle a épousé par la suite Laurent Ledée[z] un négociant de Strasbourg en 1755, selon Jean-Michel Wendling.

En décembre 1800, Sybille raconte que Madame Lassia est venue la veille chez elle « avec ses grâces et ses révérences, [la] prier de lui donner un acompte. » Sybille la prie « d'attendre le retour de M. Zeis qui ne tarderait pas ».

[11] En 1808, il est précisé :
Délégations de M. Karth sur les 64 000 & intérêts qui lui reviennent après la liquidation générale :
M. Nicolas Turckheim à Mayence avec int. depuis le 24 avril 1802
M. Keuweur
M. Laroche à Paris avec int. depuis le 23 février 1803
Matz & CO à Francfort avec int .depuis le 23 février 1803
M. Hurser et Carten à Rotterdam avec int. depuis le 1er janv 1802
M. Morgan père & fils à Amiens
M. Wagner & Co à Strasbourg avec int. depuis 29 juin 1803
M. J. G. Dietsch auj. M. Jacob avec int. depuis 1er août 1803
Respinger à Basle auj. Baruch Lang
Héritiers Régimont (Mme Duhaupré et Mme Jacob et M. Blaise Kempf employé au magasin de bois à Strasbourg)
Capital et intérêts dûs à Karth : 64 000 + 11 625,10
soit 75 625,10. Sur lesquels il a cédé à M. Spielmann l'apothicaire le restant du capital de 64 000 avec intérêts depuis le 27 oct 1804 (5 910). Plus à M. Turkcheim père sur lesdits intérêts.

[12] La vente se fait difficilement et le libraire souhaite être payé pour les frais de garde.

Par contre L'Encyclopédie qui appartenait à Fritz a été vendue par erreur avec la Bibliothèque de feu son père. L'œuvre sera rachetée à la Veuve Noblat pour 315 francs.

[13] Le cadastre « parcellaire » (napoléonien) a été instauré à partir du 15 septembre 1807, soit l'année d'après. Il existe cependant des plans terriers, avec en particulier des matrices de rôles et livres de sections qui permettent de préciser les emplacements et leur valeur foncière.

Jean Salesse signale que si une partie de la forêt appartient bien à Reichshoffen, elle se trouve sur le ban communal de Niederbronn, comme d'ailleurs tout ce qui se trouve à droite de la rivière.

[14] Soit la valeur locative annuelle multipliée par 20.

[15] C'est ici que commence, en 1684-85, l'aventure industrielle de la famille grâce à Jean Dietrich, l'arrière-arrière-grand-père de Fritz. Le haut-fourneau cessera de fonctionner sur ce site en 1885.

[16] Ancienne unité de mesure de superficie agraire : un arpent (ou arpens) correspond à « un carré de 10 perches » ; or la perche varie selon les villes, les régions. Le notaire de Strasbourg considère qu'un hectare représentent cinq arpents donc qu'un arpent équivaut à 20 ares ; ce qui se confirme bien dans la suite de l'inventaire.

[17] Jean Salesse signale que le lieu doit être *Hochscheidt* et que Bernhardt Herzog cite cette ferme déjà en 1592.

[18] Fondées en 1767 par Jean III de Dietrich, le grand-père de Fritz, en parallèle des forges de Reichshoffen. Elles cesseront en 1885 avec la fin des activités au Jaegerthal.

[19] Un demi-journal noté ici représente donc environ 10 ares. Le journal est une ancienne unité de mesure de superficie qui équivaut à l'arpent. Le notaire de Strasbourg note d'ailleurs qu'un terrain de 30 ares fait env. 1 journal et demi ; un journal fait donc bien env. 20 ares.

[20] Devenue la Fonderie de Niederbronn et rachetée par un groupe américain en 2010.

[21] Actuelle route de Bitche.

[22] Le haut-fourneau, transféré de Reichshoffen à Niederbronn, a été inauguré par Sybille, Kellermann, Leval et Amélie sur demande de Fritz.

[23] Fritz avait proposé une maison à sa mère pour qu'elle ne vive pas loin de lui, de sa bru Amélie et de ses petits-enfants. Il peut s'agir de celle-ci ou de celle du facteur de forges. Sybille écrit en mai 1804 qu'il s'agit de la maison « à la forge même » de Niederbronn. Le 30 juin, Fritz précise à Amélie : *Rappelle bien à Drion que comme nous sommes convenus de loger le maître fondeur & le petit fondeur dans le bâtiment même du fourneau, il ne leur faudra pas de logement dans la maison, & dussé-je dépenser 25 louis pour leur arranger une demeure convenable, je veux avant tout que me pauvre mère eut enfin une retraite assurée pour le reste de sa carrière et puisse dire : je suis chez moi.*

L'inventaire de 1806 indique les effets mobiliers de cette maison de Niederbronn : meubles de sapin, effets vestimentaires, vaisselles… dont confiturier de cuivre jaune et moule à Kugelhopf !

[24] Jean Salesse signale que le Schwarzbach arrose le Jaegerthal, il s'agirait ici plutôt du Falkensteinerbach qui arrose Niederbronn et l'emplacement pourrait correspondre à l'ancienne scierie Bloch.

[25] Un document ADD, montre qu'en 1741, un bail emphytéotique du moulin de Windstein a été fait en faveur de J. Dreher. Un autre document fait état en 1818 d'un solde de 3673,33 à devoir pour la vente du moulin avec une lettre de change payable le 1er janvier 1820. Charles Matthis en 1887 évoque à cet endroit une des papeteries Blum.

[26] Egruger : casser, briser.

[27] Actuel Zinswiller. De nos jours cette usine fait encore partie de la Société familiale par actions De Dietrich (Process Systems) qui se déploie au niveau international ; le site de Zinswiller fabrique notamment des équipements en acier émaillé destinés à l'industrie chimique et pharmaceutique.

[28] Il est précisé livre terrier ff 130.

[29] Avant 1820, sera faite l'acquisition de la scierie de Bellerstein dans la commune d'Eguelshardt, avec une maisonnette achetée à Letzelter et attenante à la scierie. Et acquisition de la scierie de Bannstein.

[30] Surnommée encore la « Schmelz », fondée en 1767 par Jean III de Dietrich. Actuel site d'Alstom.

[31] Il avait racheté le château, ses dépendances et son parc.

[32] Dans les mémoires de l'Académie nationale de Metz en 1851, d'autres précisions sont données :

En 1789, lors de leur dispersion, les religieux y étaient au nombre de onze et l'abbaye percevait à cette époque ~16 000 livres. Huit belles censes dépendaient de l'abbaye ainsi que le moulin dit Klostermühl et le Graffenweyer, grand étang où les moines avaient construit une fonderie et un marteau qu'ils furent forcés de supprimer à la suite d'un procès avec le baron de Diétrich, fondateur des usines métallurgiques de Niederbronn, etc.

Outre l'étang du Graffenweyer, l'abbaye possédait encore des étangs à truites et des réservoirs qui fournissaient de belles carpes de deux kilogrammes, et des brochets de six kilogrammes, qui étaient très estimés. Ce monastère possédait aussi des biens hors du comté de Bitche; ainsi, il acheta des prés en 1302, entre Albe et Sarrwerden. En 1386 il échangeait avec MM de la confrérie de Saint Nicolas et la communauté du village de Castel quatre fauchées de pré entre Castel (Kes-Kastel, Bas Rhin) et Albe (Sarralbe).

Ce couvent fut souvent saccagé ruiné et incendié dans les guerres que se faisaient les princes voisins...

Lors de la révolution de 1789, les orgues de l'abbaye ont été achetées par la ville de Sarrelouis, et les ornements ont été, comme ceux de Bitche, vendus à des fripiers qui en ont fondu les métaux précieux.

L'abbaye et les bâtiments qui en dépendaient ainsi que ses biens furent vendus comme biens nationaux. La maison de Diétrich avec plusieurs autres propriétaires les achetèrent et les possèdent encore en partie aujourd'hui.

***Les habitants de Sturzelhronn mis en demeure de décider s'ils voulaient conserver l'église abbatiale ou la chapelle en dépendant pour église paroissiale, eurent par mesure d'économie (un grand bâtiment exigeant plus d'entretien qu'un petit) la malencontreuse inspiration de choisir la chapelle, et la belle église avec le cloître furent démolis ; les matériaux servirent à élever une partie des constructions faites par la maison de Diétrich, dans le Bas-Rhin, le reste fut vendu**.*

De tout ce célèbre couvent, l'un des plus riches de France, il ne reste plus debout que l'entrée principale d'architecture moderne, la chapelle sur le bord de la route, la maison du portier avec une prison à côté, le bâtiment en bois qui servait d'orangerie, quelques murs écroulés, des tronçons de piliers et de voûte épars çà et là. Les anciennes remises situées à droite en entrant ont été converties en une grande caserne occupée par une lieutenance de douane et un receveur.

Les murs taillés perpendiculairement dans la montagne du sud sont veufs de leurs ceps, les ouvertures des caves creusées dans le roc de la même montagne sont béantes, l'orangerie, les jardins, ne renferment plus de ces belles plantes que le frère jardinier s'efforçait à amener en floraison sous un âpre climat ; la promenade en terrasse avec ses degrés disjoints et échancrés qui longeait la montagne au midi pour aller aboutir à la source d'eau minérale encaissée dans une pierre carrée à fleur de terre est privée de ses beaux arbres qui sont tombés sous la cognée, le mur demi- circulaire élevé de 120 centimètres pour protéger cette source contre les éboulements de la montagne indique seul son emplacement car les plantes aquatiques ont envahi toute sa surface ; son eau limpide et alcaline n'a ni odeur ni couleur, elle est légèrement purgative et parait avoir beaucoup d'analogie avec la source minérale de Niederbronn qui n'en est éloignée que d'environ 12 kilomètres ; les moines avaient cherché à la mettre en réputation mais elle a été peu visitée et est tombée en oubli. En effet, la solitude, l'austérité du lieu qui convenaient parfaitement pour y élever un monastère n'allaient plus à des malades, à des convalescents quoiqu' ils y fussent confortablement hébergés

Les étangs poissonneux qui entouraient ce lieu ont disparu ; les eaux réunies en un ruisseau impatient de jaillir de l'écluse du moulin, vieux contemporain du couvent, suffisent toujours à son bruyant tic-tac.

La prison située à côté de la maison du portier a été fouillée dans ces dernières années sans qu'on n' y ait rien trouvé ; on voit encore à l'extérieur au bord de la route, à deux pas de l'entrée, une colonne à chapiteau enclavée dans le mur et qui servait de carcan pour les coupables, car à hauteur d'homme se trouve la place où sans doute avait été scellé un anneau dont l'enlèvement a fait sauter un éclat de la colonne. […] Une grande pierre demi-sphérique pouvant avoir un mètre de haut sur deux de large se trouvait probablement au-dessus de la porte de l'église ou de l'entrée du cloître et qui vu sa forme impropre à la bâtisse a été laissée sur place ; un habitant du lieu l'a dit-on à lui seul chargé sur son épaule et posé au-dessus de l'unique fenêtre de son habitation où on la voit aujourd'hui.

On remarque encore à l'entrée de l'église une pierre carrée de 60 à 70 centimètres de haut dans laquelle se trouve sculpté un religieux de l'ordre de Citeaux, tenant une crosse d'une main et un livre à charnières de l'autre ; cette pierre qui provient sans doute d'un monument funéraire est assez bien conservée à l'exception du haut de la crosse qui est brisé.

Tels sont les restes du splendide luxe monacal tandis qu'on n'y voit même plus ces monticules de gazon qui semblent les plis de la couverture des religieux dans leur dernier lit tant il est vrai de dire que l'homme laisse peu ou point de traces de son passage sur cette terre et que ces traces ne sont rien en comparaison de l'incommensurable œuvre du créateur.

33 En 1808, la branche aînée revient à la charge de la branche cadette représentée par Amélie : *La réclamation de la branche aînée de J. de Dietrich n'a rien qui doive surprendre celle-ci. Tant que nous l'avons vue occupée à consolider sa fortune privée par des charges que nous ne voulons pas contester, nous nous serions reproché d'aggraver sa position, mais, les jours étant devenus meilleurs, il nous a paru juste & opportun de la reproduire...,* est-il noté dans une lettre des ADD.

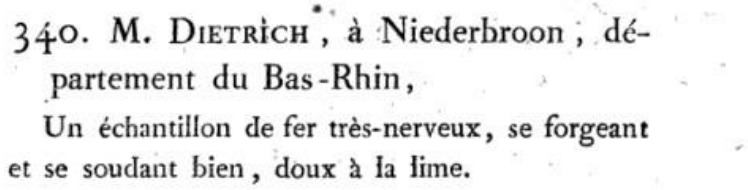
34 Cet épisode de remise de médailles avec un poème le 27 septembre 1805 est évoqué plus précisément dans la biographie de Sybille (voir note 1).

35 L'exposition débute le 25 septembre, dix jours après l'examen des pièces envoyées.

Il est précisé que : *Le jury peut décerner : la médaille d'or, ou la médaille d'argent de première classe ou la médaille d'argent de deuxième classe, équivalente à la médaille de bronze des expositions précédentes ou la mention honorable ou faire une simple citation.*

Le jury de 1806 est composé de 22 membres nommés par Jean Baptiste Nompère de Champagny, le Ministre de l'intérieur. Y siègent en particulier Monge ou encore Montgolfier, Jacques-Constantin Perier, membre de l'Institut national mais aussi deux familiers des Dietrich : Scipion Périer, manufacturier, membre du Bureau consultatif des arts et manufactures, et époux de Louise, la fille de Hansel. Et De Gerando, membre de l'Institut national, secrétaire général du Ministère de l'intérieur, membre du Bureau consultatif des arts et manufactures, époux d'Annette de Rathsamhausen.

Il est noté que *plus de 150 usines répandues sur environ 40 départements ont fait des envois. Le jury arrête qu'il sera fait mention honorable de 13 maîtres de forge qui ont envoyé les fers de qualité supérieures dont* notre fameux Fritz.


340. M. DIETRICH, à Niederbroon, département du Bas-Rhin,
Un échantillon de fer très-nerveux, se forgeant et se soudant bien, doux à la lime.

Les Dietrich obtiendront notamment une médaille d'or en 1844. Les fils Albert et Eugène auraient rendu leur père fier du travail accompli sous la houlette de leur mère !

36 Certes les divers gérants, dont les Marocco, mais aussi le jurisconsulte Kern, et dès 1818 son gendre Guillaume de Turckheim tout comme Jean Valentin Haas qui fut déjà « l'homme qui tombe à pic » pour Fritz et qu'Amélie resollicite dès 1808. Il sera encore présent, tout comme Wencelius, en 1827, lors de la constitution de la société « Veuve Dietrich & Fils » redevenue familiale, aux côtés des fils Albert et Eugène.

[37] Lieu-dit où de nos jours trône la fameuse chapelle mais où se trouvait alors, outre la tuilerie, une des sept papeteries du Bas-Rhin et qui produisait en particulier du papier à écrire et d'impression (vers 1800, il ne subsiste qu'une cuve sur les deux qui existaient avant la Révolution, selon le Dictionnaire universel de la Géographie commerçante de Peuchet publié en l'an VIII et qui note lui aussi encore *Wolffershoffen*). Camille Lienhard décède en 1869.

[38] Le dictionnaire universel de commerce de 1742 précise que le *Maréchal est un Artisan qui ferre & qui panse les chevaux. Il appartient aussi aux Maîtres du métier de Maréchal de ferrer les trains de carrosses, chariots & charrettes, de faire & forger tous ouvrages noirs & de grosse ferrerie comme socs, […] fourches & aussi bien que tous clous gros ou menus, soit pour attacher les fers aux pieds des chevaux, soit pour clouer les bandes aux roues qu'ils doivent ferrer.*

[39] Il meurt le 28 avril 1844. L'année même où est créée l'entreprise familiale « De Dietrich & Cie »…

[40] Voir dans la Revue de la SHARE Regard sur l'Histoire n° 37 de 2017 : *Trois échos de la Wasenbourg*. Frédéric est le neveu de Frédérique Brion et travaille aussi pour les Dietrich.

[41] M Klotz, cité dans les Annales archéologiques, Paris, 1845 : *La cathédrale de Strasbourg propose des « signes presque innombrables »...*

On ne peut s'empêcher de penser aussi à Joachim Martin, ce menuisier du XIX^{e} s. qui témoigne de la vie de son village en laissant des notes sous les lattes du plancher qu'il installe dans un château des Hautes-Alpes en 1880 ; conscient que le tout ne pourrait être découvert et révélé que quelques générations plus tard. « Heureux mortel, quand tu me liras, je ne serai plus » note-t-il d'ailleurs (Cf. le livre publié en 2017 : « Le plancher de Joachim » par l'historien Jacques-Olivier Boudon).

Autre originalité, à peine visible, que j'ai eu l'occasion de découvrir récemment dans un habillage de cheminée en faux-marbre de la fin du XVIII^{e} s. : le dessin d'un oiseau. Fascinant feu l'artisan !

[42] Voir dans la Revue de la SHARE Regard sur l'Histoire n° 39 de 2019.

[43] Sans doute ceux posés par Frédéric Zinssner !

[44] Il poursuit la description dans son ouvrage « Niederbronn et ses environs » : château... *qui occupe sur la pente de la montagne une position des plus riantes : on voit à peu de distance devant soi une petite chapelle, la forge et l'étang qui se prolonge sous l'ombre de belles forêts, dans le lointain on distingue les deux ruines de Windstein qui ferment le tableau et bornent l'horizon dans cette direction, le tout d'un aspect à la fois plein de majesté et de grâce.*

[45] Même si on la retrouve en hiver à Strasbourg, 8 place Saint-Etienne, 30 rue des Serruriers, rue de la Toussaint ou 9 rue de l'Ecarlate, à Schoppenwihr, résidence des beaux jours de son enfance, et parfois à Paris pour affaires.

[46] Voir mon article à ce sujet dans la revue de la SHARE Regard sur l'Histoire n°39 de 2019. L'époux de la fille aînée fut Guillaume de Turckheim, lui aussi associé aux affaires familiales après 1818.

[47] Elle n'est pas décédée le 24 comme il est noté et recopié parfois mais bien le 29 ! Jour pour jour, soixante-deux années après le passage à la guillotine de feu son beau-père Philippe Frédéric de Dietrich. Les deux fils, Albert et Eugène, continuent à gérer l'entreprise. Avec persévérance et foi chrétienne, bienveillance comme leur mère et leur père, voire paternalisme envers leurs employés qu'ils prendront en grande considération.

[48] Apoplexie... Sans doute un AVC. Elle repose dans le souriant enclos Dietrich-Turckheim au cimetière municipal de Niederbronn, proche de son Jaegerthal, proche de ses forges...

[49] L'immeuble appartiendrait aux Coehorn depuis 1840. S'y trouvent sans doute à ce moment-là Mélanie née de Coehorn (petite-fille de la cousine de Philippe Frédéric de Dietrich), son époux Alfred Renouard de Bussière et leur fille (celle qui un an et demi plus tard deviendra la fameuse comtesse Mélanie en épousant le comte Edmond de Pourtalès).

[50] Alfred Renouard de la Bussière cité dans la note précédente (son père Paul Athanase, gendre de Marie Cleophée de Franck, avait racheté le château de Reichshoffen à Jacques Mathieu de Faviers en 1811. Il fut aussi co-gérant auprès d'Amélie). Il avait notamment été associé à Charles Schulmeister (« l'Espion de l'Empereur » décédé deux ans plus tôt) pour une sucrerie à Strasbourg-Meinau. L'autre déclarant du décès d'Amélie se nomme aussi Charles Schulmeister ; il est négociant. Dans l'annuaire Didot-Bottin de 1859, on le trouve représentant de la forge de Niederbronn à Strasbourg.

[51] Elle se charge de continuer à réduire le passif, à développer et diversifier la fabrication des usines et son capital humain, à miser sur des spécialistes et la formation. Son intelligence empreinte de sensibilité féminine et d'une volonté de fer vont permettre des décisions judicieuses, une gestion pertinente. Elle rembourse comme prévu les actionnaires de la société en 1815, en recréée une autre par actions. En 1827, la société devient société en nom collectif, revient dans le giron familial sous le nom de « Veuve Dietrich & fils ». Les usines de Mertzwiller et Mouterhouse se rajoutent en 1844 lors de la naissance de « De Dietrich & Co ».

Tous ces points ont déjà été développés par ailleurs.

[52] Général, baron d'empire, député... Son nom figure sur l'Arc-de-Triomphe. Il meurt fin décembre 1819, à 47 ans, ce qui est un nouveau grand choc pour Amélie. L'autopsie aurait révélé *l'existence d'une pierre dans la vessie ; il paraît que cette maladie datait de loin* selon Marie de Montbrison, la fille de la baronne d'Oberkirch.